

**Lettres à M. D\*\*\*\*, étudiant en chirurgie / par M. Fabre ... pour servir de supplément à son Traité des maladies vénériennes.**

**Contributors**

Fabre, Pierre, 1716-1793.  
Royal College of Surgeons of England

**Publication/Creation**

À Edimbourg ; Et se trouve à Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, 1786.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/m5yd2y7y>

**Provider**

Royal College of Surgeons

**License and attribution**

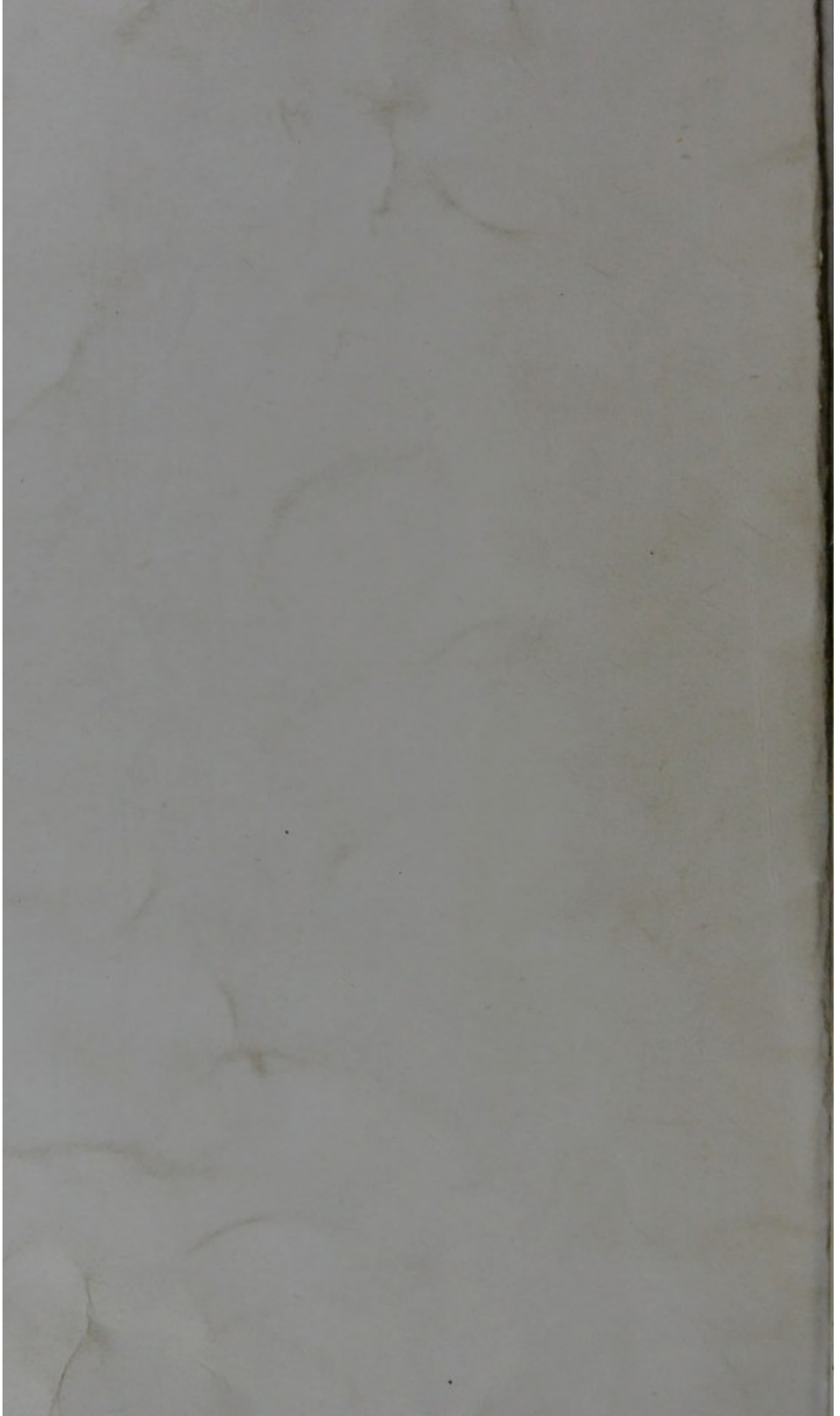
This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





# LETTRES

A M. D\*\*\*\*,

ÉTUDIANT EN CHIRURGIE;

PAR M. FABRE,

PROFESSEUR AUX ÉCOLES ROYALES  
DE CHIRURGIE, &c.

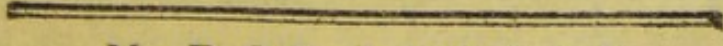
*Pour servir de Supplément à son Traité des  
Maladies vénériennes.*



à EDIMBOURG,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire,  
quai des Augustins, n<sup>o</sup>. 18.



M. DCC. LXXXVI.

LETTRES

A. M. D. \*\*\*

ÉTUDIANT EN CHIRURGIE

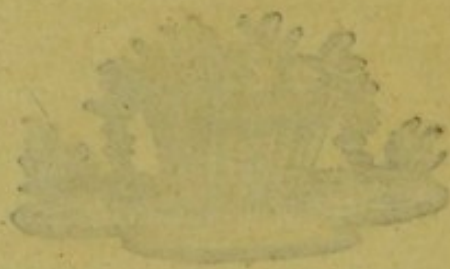
PAR M. FABRE

PROFESSEUR AUX ÉCOLES ROYALES

DE CHIRURGIE, &c.

Par son de Supplément à son Traité des

Mémoires de Médecine.



A. EDIMBOURG

At A. COMPTON PARIS

Cher Titulaire de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine

de la Faculté de Médecine, n. 18.

M. DCC. LXXXVI



LETTRES  
DE M. FABRE  
A M. D\*\*\*\*.

---

LETTRE PREMIÈRE.

*Considérations préliminaires.*

L'OUVRAGE de M. *Peyrilhe*, sur la vertu anti-vénérienne de l'alkali volatil, Monsieur, a donc fait beaucoup d'impression sur plusieurs de vos confrères; je n'en suis point surpris: un professeur de Chymie & de Botanique (1), qui

---

(1) Je ne mets point en ligne de compte le titre de *docteur en Médecine*, que M. *Peyrilhe* a mis à la tête de

se distingue dans nos écoles , mérite bien d'être écouté par des jeunes gens qui n'ont point encore acquis assez d'expériences pour apprécier les principes qu'on leur présente , sur-tout lorsque l'auteur , dans sa préface , s'exprime avec autant de bonne-foi que de modestie. Après avoir exposé en peu de mots son opinion sur les alkalis volatils propres à combattre l'épaississement de la lymphe ; vice qui constitue , suivant lui , le vrai caractère des maladies vénériennes : « C'est-là , » dit-il , une de ces idées auxquelles on ne doit » se rendre qu'après le plus sévère examen , & » les réflexions les plus mûres : j'invite les maîtres » de l'art à s'y livrer ; si c'est une vérité , il » importe qu'elle soit répandue ; si c'est une » erreur , il faut la dissiper dès sa naissance ». C'est d'après cette invitation , que je me crois obligé d'entrer en lice avec M. *Peyrilhe* ; mais auparavant il ne sera point inutile de vous faire connoître les différentes sources où j'ai puisé mes principes.

Je puis bien me glorifier d'avoir resté huit ans chez le célèbre M. *Petit* ; j'y entrai en 1741. Vous avez pu entendre parler de la réputation

---

ses autres qualités ; on connoît la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de lettres de docteur dans la plupart des universités du royaume.

particulière qu'il avoit acquise dans le traitement des maladies vénériennes : c'est donc sous ce grand maître que j'ai appris la manière de les traiter. Je n'ai jamais rien trouvé à changer à sa méthode ; mais, je ne me contentai point de suivre la routine de sa pratique ; je voulus me rendre raison de ses succès : or, c'est dès ce moment que je m'appliquai à étudier la physique du corps humain, dans l'état de santé & dans l'état de maladie, parce que je sentis que je ne pouvois découvrir la marche de la nature dans une maladie quelconque, & me former une juste idée de la manière d'agir des remèdes qu'on lui oppose, sans embrasser toutes les loix de l'économie animale.

Telle est l'époque de mes premières recherches sur la *physiologie*, la *pathologie* & la *thérapeutique*. M. de Haller venoit de publier (en 1756) ses mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal. Les expériences de ce savant Médecin me frappèrent ; mais l'exercice de ma profession me découvrit bientôt qu'en se laissant abuser par ces mêmes expériences, il avoit borné mal-à-propos la sensibilité & l'irritabilité à certaines parties du corps ; je prouvai donc, dans quelques mémoires lus à notre Académie, que tous nos solides en étoient susceptibles ; c'est sous ce point de vue que j'ai fait voir, dans



mes écrits , que l'irritabilité est un principe démontré sur lequel est fondé le système de l'économie animale , qu'elle est le moteur de la machine , qu'elle est l'instrument par lequel s'opèrent la plus grande partie des fonctions des corps organisés vivans . . . . . Vous connoissez tout ce que j'ai publié là-dessus ; il est inutile , pour notre objet , de le rappeler ici.

Il n'en est pas de même des observations que j'ai faites sur la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires & dans le tissu cellulaire. Pour appuyer les réflexions que je dois opposer à certaines idées de M. *Peyrilhe* , touchant les maladies vénériennes , il est important que j'insiste ici sur ces observations qui dévoilent la marche de la nature dans la plupart des maladies , & qui expliquent clairement une infinité de phénomènes qui ont donné lieu à tant d'hypothèses absurdes : or , comme mes ouvrages peuvent être inconnus à la plupart de ceux à qui vous communiquerez ces lettres , je vais exposer ici le précis de ces observations.

Le sang qui est poussé par le ventricule gauche dans l'aorte & dans toutes les artères du corps , revient au ventricule droit par les veines ; delà il traverse les poumons , d'où il retourne au ventricule gauche , pour recommencer le même circuit. Mais , outre ces principaux organes de la

circulation, il est une autre série de vaisseaux dans lesquels le cours des fluides est soumis à d'autres loix : ce sont les vaisseaux capillaires, où le sang peut suivre des courans & des directions différentes, sans interrompre la circulation générale.

*Leewenhoeck, Baglivi, van-Heyde* ont examiné, avec le microscope, le mouvement du sang dans ces vaisseaux; ils ont vu que ce fluide y suivoit toutes sortes de directions; ils ont observé que, lorsque les fibres nerveuses étoient irritées, la circulation y étoit troublée; & que si le sang rencontroit un obstacle qu'il ne pût vaincre, il revenoit sur ses pas, & poursuivoit son chemin par une autre route.

*M. de Haller* a répété à l'infini ces expériences sur le mésentère des grenouilles & d'autres animaux vivans, & il a vu constamment que le sang suivoit toutes sortes de directions dans les vaisseaux capillaires, & même dans les vaisseaux d'une classe supérieure. J'ai vérifié moi-même la plupart de ces expériences; j'ai observé particulièrement que le sang affluoit rapidement, de tous les côtés, vers l'endroit que j'avois irrité, soit que j'eusse ouvert un vaisseau, soit que je n'en eusse point ouvert. La même chose arrivoit lorsque, venant d'enlever le cœur de l'animal, le sang étant arrêté, l'irritation renouvelloit le mouvement convergent de ce fluide. Dans une

expérience , ayant bleffé le méfentère avec un des crochets qui fervent à l'opération , le fang épanché dans le tiffu cellulaire paroiffoit bouillonner rapidement , fes globules étoient agités par un mouvement tumultueux ; mais il fe forma bientôt plufieurs ruiſſeaux , dont les courans alloient en divers ſens.

Cette circulation particulière dans les vaiſſeaux capillaires fe manifeſte par trop de phénomènes , pour que M. *Bordeu* ne l'ait pas entrevue. « S'il eſt vrai , dit-il , qu'il y ait , entre les extrémités des artères & des veines , des vaiſſeaux de communication ; ou plutô , que ces extrémités , qui ſe joignent les unes aux autres , faſſent tantôt la fonction de veine , tantôt celle d'artère , & que les liqueurs ſ'y meuvent ſuivant des déterminations particulières , on aura tout d'un coup une très-grande quantité de vaiſſeaux , dans leſquels les mouvemens progreſſifs des liqueurs ne ſuivent pas les loix ordinaires de la circulation. Si on fait encore attention au grand nombre d'anaſtomofes , ou de branches de communication qui ſe trouvent entre les différens vaiſſeaux , & que ces anaſtomofes ſervent à fournir aux fluides des routes pour aller & venir , fluer & refluer , on ſouſtraira encore une grande quantité de vaiſſeaux aux mêmes loix de la circulation ».

En effet, fuivant les observations microscopiques de *Leewenhoeck*, de *Ruyfch*, de *Cowper*, de *Chefelden*, les vaiſſeaux capillaires ſ'anaſtomofent & communiquent ſi fréquemment les uns avec les autres, qu'ils forment des réſeaux dont les mailles ſont fort petites. Ces réſeaux, foutenus par les lames du tiffu cellulaire, concourent à former le tiffu de toutes nos parties ; de forte qu'on peut regarder tous ces réſeaux comme ne formant qu'une continuité de vaiſſeaux, qui s'étend dans toutes les parties du corps, juſques dans leur tiffu le plus intime : or, il réſulte de cette diſpoſition, que le ſang qui eſt verſé dans ces vaiſſeaux, peut les parcourir d'une extrémité du corps à l'autre, & ſ'y mouvoir dans pluſieurs directions, ſans interrompre la circulation générale, parce que les veines en reprennent toujours dans la même proportion que les artères y en ont verſé. Et qu'on ne m'objecte pas ce qui arrive lorsqu'on injecte une artère dans un cadavre ; car, ſi l'on voit la matière injectée revenir par la veine qui répond directement à cette artère, c'eſt parce que, dans cette circonſtance, le fluide n'eſt ſoumis qu'à l'impulſion du piſton de la ſeringue, & qu'il ſuit la voie directe que cette impulſion l'oblige de prendre ; mais il ne réſulte pas delà que, dans le vivant, le ſang qui eſt verſé, par la même artère, dans

les vaisseaux capillaires, ne puisse parcourir différentes parties, si d'autres causes, indépendantes de l'action du cœur & des artères, l'obligent de changer sa direction naturelle.

Tel est le seul système fondé sur des expériences & sur l'observation, par lequel on puisse expliquer une infinité de phénomènes qu'on observe dans l'économie animale. La disposition des vaisseaux capillaires, telle que je viens de la décrire, fait d'abord la sûreté de la circulation, parce que le sang qui trouveroit un obstacle dans la veine la plus proche de l'artère qui l'a apporté, va chercher, en se détournant dans les réseaux capillaires, un chemin libre pour retourner au cœur : on fait, par exemple, que le sang qui est transmis au foie par la veine-porte, vient de presque tous les viscères du bas-ventre. « Si le » foie vient donc à se durcir, dit M. *Senac*, ou » qu'il s'y forme des obstacles, le sang fera » arrêté dans les intestins, dans la rate, dans » le pancréas, dans l'estomac, dans le mésentère, dans l'épiploon; le principe de la vie, » c'est-à-dire, la circulation manquera donc » dans ces parties; elles s'engorgeront, se dilateront, se détruiront. Ce qui est de plus surprenant, c'est que le cours des fluides puisse y être arrêté long-tems, sans que toute la machine se bouleverse ».

Sans doute que ce phénomène seroit surprenant, si le sang, qui vient par les artères dans les viscères du bas-ventre, n'avoit point d'autre voie que la veine-porte pour retourner au cœur; l'engorgement de ces viscères seroit bientôt extrême, & le malade périroit en peu de tems; mais cela n'arrive point, parce que le sang, qui trouve un obstacle dans les ramifications qui se réunissent pour former la veine-porte, se détourne par les vaisseaux de communication; & en suivant les réseaux capillaires, il est repris par d'autres veines plus ou moins éloignées, qui le rapportent dans l'une ou l'autre veine-cave; de sorte que malgré l'obturation de la veine-porte, la circulation ne se fait pas moins dans les intestins, dans la rate, dans l'estomac, &c. Aussi observe-t-on que l'obstruction du foie peut durer des années entières, sans que ces parties s'engorgent, se dilatent, se détruisent.

Vous devez déjà concevoir, Monsieur, que l'épaississement des liqueurs contenues dans les vaisseaux capillaires, est une chimère qu'on s'est toujours occupé mal-à-propos à combattre, relativement à la liberté de la circulation. Supposez, en effet, qu'une portion de sang ou de lymphe obstrue réellement un certain nombre de vaisseaux capillaires par leur épaississement: d'après l'observation précédente, cette obstruction ne

doit point faire de progrès, ne doit point nuire à la circulation générale, parce que les fluides qui surviendront, trouveront toujours de proche en proche, des vaisseaux de communication, qui leur offriront une voie libre pour continuer leur cours; ce qui sera démontré plus au long dans une autre lettre.

Outre les vaisseaux capillaires, dans lesquels les fluides peuvent suivre des courans particuliers, il est encore un organe dans lequel il se fait une circulation indépendante de l'action du cœur & des artères; c'est le tissu cellulaire: on connoît son étendue immense & sa structure, & l'on convient assez unanimement aujourd'hui que les fluides peuvent y suivre toute sorte de directions. Mais quelles sont les forces indépendantes de l'action du cœur & des artères qui font mouvoir ces fluides dans ces différens organes? L'observation va nous éclairer là-dessus.

La matière de la transpiration, dont le cours est naturellement dirigé vers la peau, peut être repoussée intérieurement par certaines causes. On fait que le froid répercute cette matière vers les poumons, vers la membrane pituitaire, vers les intestins ou quelque autre partie, d'où il naît des fluxions, des catarrhes, des coliques, des dévoiemens, des rhumatismes, &c. Les remèdes répercurifs, qui sont composés de substances

froides , acides , astringentes , acerbes , produisent le même effet que le froid de l'atmosphère , c'est-à-dire , qu'ils repoussent les fluides de l'extérieur dans l'intérieur : c'est ainsi que les humeurs goutteuses , érépélateuses , psoriques , dartreuses , sont quelquefois subitement déplacées de l'habitude extérieure du corps par l'effet de ces remèdes , & que peu de tems après , la présence de ces humeurs se manifeste souvent dans la poitrine , dans la tête , dans l'estomac , &c. Il faut donc que le tissu cellulaire & les vaisseaux capillaires soient susceptibles d'un mouvement inverse , ou contraire à celui qui leur est naturel dans l'état de santé ; car on ne peut pas présumer que ces humeurs répercutées rentrent dans le courant de la circulation générale , & que ce soit par cette voie qu'elles sont venues se déposer dans les parties qui en sont affectées.

Mais il est une autre force qui produit l'effet contraire du froid & des répercussifs ; c'est l'irritation des fibres nerveuses , laquelle , loin de repousser les fluides , les attire vers le point irrité. Personne n'ignore , par exemple , que les mêmes humeurs dont je viens de parler , qui ont été répercutées dans la poitrine , dans l'estomac ou dans quelque autre partie intérieure , sont promptement attirées au dehors par l'effet d'un vésicatoire appliqué au bras , à la jambe ou



ailleurs : on fait aussi que lorsqu'un courant d'humeurs est dirigé vers la peau ou les poumons, & que ces humeurs s'évacuent par les crachats ou la transpiration; on fait, dis-je, que dans cette circonstance une irritation excitée dans les intestins par un purgatif un peu fort, supprime ces évacuations, en attirant les fluides vers les entrailles.

D'un autre côté, j'ai déjà observé, dans les expériences faites sur le mésentère des grenouilles, que lorsqu'on irrite les nerfs, le sang afflue rapidement, suivant toutes les directions, vers l'endroit irrité, sans que l'ordre de la circulation soit dérangé dans les gros vaisseaux.

Voilà donc deux forces indépendantes de l'action du cœur & des artères, capables, dans certaines circonstances, de faire mouvoir les fluides contenus dans le tissu cellulaire & dans les vaisseaux capillaires, suivant des directions contraires; d'où nous pouvons conclure, sans craindre de nous tromper, que la circulation du sang doit être considérée sous deux aspects différens; qu'on doit distinguer celle qui se fait dans les gros vaisseaux, dans le cœur & dans les poumons, d'avec celle qui se fait dans les vaisseaux capillaires; que la première est véritablement soumise aux loix de l'hydraulique; que l'impulsion du cœur, l'action des artères, les

fonctions des valvules doivent être rapportées aux loix ordinaires de la mécanique ; mais que le cours des fluides dans les vaisseaux capillaires est souvent indépendant de ces loix.

Les anciens n'avoient qu'une idée confuse de l'ordre de la circulation dans le cœur & dans les gros vaisseaux ; mais ils avoient observé la plupart des révolutions qui arrivent dans le mouvement des fluides contenus dans les vaisseaux capillaires : ils savoient que le sang peut se porter avec rapidité de l'extérieur du corps dans l'intérieur, & de l'intérieur à l'extérieur, sans passer par les voies générales de la circulation ; ils n'ignoroient point que l'irritation attire ce fluide, *ubi dolor & calor*, disoient-ils, *huc sanguis uberius affluit* ; ils connoissoient la manière d'agir des répercussifs & des épispastiques ; ils savoient que ces remèdes peuvent repousser ou attirer les fluides. Mais *Harvée*, dont on a tant exalté la gloire, inspira le plus grand mépris pour les observations de ces premiers maîtres de l'art ; on les plaignit d'avoir ignoré les loix de la circulation ; cependant la fameuse découverte de cette circulation opéra, dans l'art de guérir, une révolution d'autant plus dangereuse, qu'on réduisit les principes de cet art sublime à un petit nombre de loix de la mécanique & de la chymie, à la portée des esprits les plus bornés.

L'idée d'une machine hydraulique, qu'on appliqua au corps humain, rendit la théorie de l'art si simple, si facile à apprendre, que les malades en dispuoient souvent avec leurs Médecins. Un jeune praticien croyoit que l'expérience étoit inutile ; nouvellement imbu des principes des mécaniciens, qu'il venoit de puiser dans les écoles, il brilloit dans les consultations ; il voyoit par-tout un sang trop épais, & une lymphe visqueuse qui embarrassoient les voies de la circulation ; des crispations, des étranglemens qui arrêtoient le cours des fluides ; des globules sanguins qui passoient dans des vaisseaux étrangers ; des concrétions lymphatiques qu'il falloit fondre ; un acide qu'il falloit corriger par un alkali, &c. Mais les malades étoient souvent la victime d'un art qui paroissoit si facile à pratiquer, &c. &c.

Vous vous appercevez, sans doute, Monsieur, que voilà plusieurs fois que je rappelle dans mes écrits ces observations sur la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires & dans le tissu cellulaire : j'y suis contraint, toutes les fois que je veux traiter à part quelque point de pathologie ; car ces observations sont la vraie clef de la théorie de la plupart des maladies. Mais ce n'est pas tout ; pour vous donner une juste idée de la cachexie vénérienne, il faut encore que je rappelle ici la manière dont M. *Bordeu* a considéré

les fluides du corps humain. Vous savez que dans ses recherches sur les maladies chroniques, il y a un chapitre qu'il a intitulé : *Analyse médicale du sang* : quoiqu'on trouve dans cette analyse une infinité d'opinions bisarres, elle ne renferme pas moins des apperçus & des observations capables de répandre beaucoup de lumière sur la matière dont je vous entretiens.

M. *Bordeu* commence par faire une vive sortie contre les chymistes & les physiciens qui voudroient s'emparer de la Médecine. « Les chymistes, dit-il, prétendront que toutes nos parties solides & fluides se réduisent, en terre, en eau, en air & en phlogistique, & qu'on y trouve aussi quelques substances salines ; c'est le *nec plus ultra* de leurs opérations ; mais elles importent peu à la Médecine, parce que leurs démonstrations supposent le corps inanimé, décomposé, détruit, & encore plus loin de l'état de pure nature, qu'il ne l'est aux yeux des anatomistes, qui, au moins, vous démontrent des gros objets sensibles & frappans. Les chymistes trouveront aussi dans le sang, du fer, de l'air, du savon ; ils discuteront sur la nature du sel qu'il contient ; les uns voudront qu'il soit acide, & les autres alkali. Que l'examen chymique du lait & des autres liqueurs animales puisse conduire les

» artistes à un grand nombre de découvertes ,  
 » je me donnerai bien de garde de le nier ; &  
 » que ces découvertes puissent faire le fond  
 » d'excellentes dissertations chymiques & aca-  
 » démiques, le fait est avéré par mille exemples ;  
 » mais que cette analyse des humeurs mortes &  
 » soumises à des changemens , dont elles sont  
 » à l'abri par la vie animale , puisse donner la  
 » clef des phénomènes de la vie , & fournir les  
 » meilleures indications dans les maladies , c'est  
 » ce que je crois impossible. Enfin , les chymistes  
 » brilleront dans l'invention des remèdes ; mais  
 » quand il s'agira de leur application , ils seront  
 » d'autant plus modérés , qu'ils seront plus sages  
 » & mieux instruits de l'énorme distance qui  
 » sépare leurs opérations d'avec celles de la  
 » vie ; on les trouvera , au contraire , d'autant  
 » plus osés , qu'ils seront plus éblouis de leurs  
 » principes.

» Les physiciens , continue *M. Bordeu* , trou-  
 » veront , dans le sang , des parties séreuses &  
 » fibreuses ; ils voudront qu'il soit composé de  
 » globules , dont ils compteront le nombre , sans  
 » qu'on ait à leur chercher chicane sur leurs  
 » calculs très - arbitraires ; ils porteront même  
 » les choses jusqu'au point de voir ou d'imaginer  
 » des globules éclatés , ou mis en pièces , comme  
 » s'ils étoient de verre , & les gens sensés ne  
 » feront

» feront pas grand cas de ces enfantillages :  
 » D'autres verront le sang trop épais , trop  
 » liquide , trop doux , trop âcre ; les uns pré-  
 » tendront qu'il s'échauffe par l'*attritus* , entre  
 » les globules & les solides , & les autres n'en  
 » croiront rien ; ils calculeront la quantité de  
 » sang que peut contenir chaque individu , &  
 » ils ne la fixeront pas mieux qu'ils ne fixèrent  
 » autrefois la force du cœur & celle de l'esto-  
 » mac , sur lesquelles on a écrit tant de niaiseries ;  
 » ils essaieront de trouver le poids spécifique  
 » de chaque partie du sang , de chaque humeur  
 » qui en sort ; ils s'amuseront sur tous ces objets ,  
 » sans rien déterminer ; ils parleront d'hydrau-  
 » lique , & on leur dira : eh ! laissez vos vais-  
 » seaux morts & insensibles à l'aiguillon de la  
 » vie que vous ne connoissez pas , non plus  
 » que les anatomistes & les chymistes ».

Après ces réflexions sur l'abus qu'on fait sou-  
 vent de la chymie & de la physique , lorsqu'on  
 les applique à l'économie animale , M. *Bordeu*  
 considère les matières que le corps vivant s'ap-  
 proprié pour entretenir son existence. En parlant  
 des alimens , il dit que l'estomac doit être re-  
 gardé comme un foyer d'incubation , où se  
 rassemblent toutes les forces digestives capables  
 d'extraire , de modifier les parties nutritives ,  
 c'est-à-dire , les rendre susceptibles de toutes les

qualités animales propres à l'individu dont elles vont faire partie. Enfin, elles arrivent dans le sang après bien des travaux & des détours, & après avoir été mûries & incorporées à des humeurs qui font partie du tout. Mais, dans cette élaboration, ajoute l'auteur, il faut surtout remarquer la grande quantité de parties volatiles, spiritueuses, aériennes, qui traversent le corps, comme les odeurs percent l'atmosphère; ce sont ces émanations qui forment cette vapeur chaude & moëlleuse, dans laquelle nagent tous les organes.

M. *Bordeu* insiste particulièrement sur ces émanations; il dit que chaque organe concourt à sa façon, & pour son contingent, à l'ensemble de toutes les fonctions, ou à la vie générale, que chacun de ces organes répand autour de lui, dans son atmosphère, dans son département, des émanations qui ont pris son ton, & qui se répandent ensuite au loin; mais notre auteur observe que chaque organe ne fournit pas toujours ses émanations dans la même proportion, relativement aux autres organes, c'est-à-dire, qu'il y a certains organes dont les émanations sont plus abondantes, & dominant sur toutes les autres; ce qui produit des effets différens dans l'état de santé & dans l'état de maladie, suivant la nature de l'organe qui les fournit: or,

c'est cette surabondance respective d'émanations, que M. *Bordeu* nomme *cachexie*, & dont il fait autant d'espèces qu'il y a, dans le corps, d'organes notables & d'humeurs distinctes : telles sont les cachexies féminales, bilieuses, fanguines, séreuses, laiteuses, graisseuses, pituiteuses, &c. Pour vous donner une idée de ces cachexies, suivant la manière de voir de M. *Bordeu*, il suffira de citer quelques traits de celle qu'il nomme féminale.

Cette cachexie présente des phénomènes intéressans. M. *Bordeu* considère d'abord, dans les eunuques, l'état où l'homme est réduit par la privation de la semence. Les eunuques perdent la faculté d'engendrer, perdent aussi cette odeur particulière propre aux mâles : leurs forces diminuent, leur pouls perd de son ressort, l'activité de leur ame est affoiblie; cependant ils grandissent comme les autres hommes, & même plus à proportion; ils deviennent plus gras, leurs chairs sont plus molles, ils ont la vue moins perçante; ils n'ont point de barbe, & l'on connoît le phénomène qui arrive à leur voix. Dans les hommes, au contraire, qui jouissent de tous leurs droits naturels, & dans lesquels la sécrétion de la semence se fait aisément, cette liqueur rentre dans la masse des émanations qui s'élèvent de toutes les humeurs; elle a la vertu de donner



de la force à toutes les parties, elle stimule toutes les fibres, elle est la cause de cette odeur forte qui s'exhale des mâles vigoureux; enfin, elle doit être regardée comme un des principaux agens indigènes qui animent la machine, en donnant plus d'énergie à l'irritabilité de toutes les parties.

C'est ainsi que la semence, qui reflue des testicules & des vésicules féminales, renouvelle & remonte la vie & le tempérament; elle entretient le ton de vigueur qui est propre à chaque partie : les eunuques manquent de ce viatique journalier, & sont privés par-là d'un grand nombre de propriétés réservées aux mâles bien conformés : la puberté ou le développement du stimulus féminal, est une époque perdue pour eux, de même que les effets journaliers de ce stimulus : ainsi les vieillards, dans lesquels la source de la semence est flétrie & tarie, se soutiennent sur leur ancienne vertu, sur le reste du principe féminal qui s'éteint. Les femmes ne manquent pas non plus de ce principe, elles ont leur *aura seminalis*, qui a son odeur particulière, qui reflue & ranime leur système sensible, qui met des nuances très-caractérisées dans les diverses fonctions de leur vie, en les soumettant plus ou moins sensiblement à l'action de la matrice & de ses dépendances; en un mot,

pour reconnoître l'influence des émanations féminales dans les femmes , il fuffit de confidérer les effets qu'elles produifent en elles à l'âge de puberté , foit dans leur phyfionomie , dans leur caractère , foit par rapport à la naiffance de la gorge , & à l'établiffement de leurs règles.

Enfin , M. *Bordeu* comprend dans le nombre des émanations qui forment les cachexies , les principes morbifiques ou hétérogènes qui fe forment en nous , ou qui nous viennent du dehors ; il obferve que les miasmes de ces humeurs amènent des révolutions notables , dans le moral comme dans le phyfique. On ne connoît point la nature & la compofition de ces miasmes ; les formes pointues & angulaires , imaginées par les mécaniciens , n'ont aucun fondement ; les chymiftes n'y voient pas plus clair avec leurs acides & leurs alkalis ; on ne peut faifir ces corps pour les analyfer.

Une autre réflexion de M. *Bordeu* , c'eft que parmi ces miasmes malfaisans , il y en a qui ont la vertu de fe reproduire dans le corps : un atôme de petite-vérole , ou de gale , ou de virus vénérien , va fe multiplier au centuple par les mouvemens de la vie ; chacun , fuivant fa marche fixe & indélébile , va germer , croître & fructifier. Par quel mécanifme ces femences font-elles fouvent long-tems fans donner le moindre figne

d'existence ? Il y a plus : comme la semence ne se multiplie jamais que dans les parties de la génération, comme le lait ne peut se former que dans les organes qui lui sont propres, de même tous les miasmes maladifs ont leurs organes marqués & prédisposés pour leur germination; c'est pour eux qu'ils ont une tendance, une affinité particulière, comme le vice dartreux pour la peau, le vice écrouelleux pour les glandes conglobées, l'humeur goutteuse pour les articulations des pieds & des mains, &c. tel est le laboratoire de la vie, telles sont les loix générales de l'économie animale : chacun de ces principes donne à l'individu, dans lequel il germe, des modifications particulières, souvent contre nature, mais souvent aussi constitutives d'un tempérament caractérisé : ainsi, chaque miasme maladif va se fixer à la partie où il doit s'attacher, il s'y multiplie par l'action naturelle de cette partie, & il part de-là pour exercer ses forces sur différentes fonctions sur lesquelles il influe de différentes manières, &c.

Je borne ici, Monsieur, les considérations générales que je vous avois annoncées sur l'économie animale ; quelque étrangères qu'elles puissent vous paroître d'abord à notre objet, vous verrez combien elles serviront, dans la suite de notre correspondance, à réduire à leur juste valeur,

tant d'opinions hafardées pour préconifer des remèdes nouveaux contre les maladies vénériennes. Il faut à présent vous faire connoître le fyftême de M. *Peyrilhe* fur ces maladies : je vous en donnerai le précis dans la lettre qui fuivra celle-ci.

Je fuis, en attendant, &c.



## L E T T R E I I.

*Précis du système de M. Peyrilhe sur les  
Maladies vénériennes.*

L A manière dont M. *Peyrilhe* considère les maladies vénériennes, Monsieur, n'est point neuve ; c'est celle des mécaniciens : ajoutez à cette doctrine sa profonde érudition, les connoissances qu'il a en chymie, & l'expérience particulière qu'il a acquise dans ces maladies, chez le sieur *Velnoz*, qu'il a suivi pendant long-tems, & vous ne serez point surpris que son ouvrage soit capable de faire illusion à plusieurs de vos confrères qui le liront. Si M. *Peyrilhe* n'avoit point invité les maîtres de l'art à examiner ses principes sans partialité, j'aurois dédaigné de dire ce que j'en pense ; mais il a si souvent répété qu'aucune considération ne doit empêcher d'ouvrir les yeux aux élèves sur des erreurs dangereuses, que je me suis déterminé, par cette seule raison, à prendre la plume pour les ramener à une doctrine plus saine que la sienne. Je me bornerai aujourd'hui à vous exposer le précis de ses principes ; ainsi, vous ne devez pas vous attendre que je m'arrête à les discuter à mesure que je vous les

présenterai : ce ne sera qu'en mettant en opposition ses opinions avec les miennes , que je prétends vous mettre à portée de les apprécier vous-même : voici en deux mots la base de son système.

« A l'exemple , dit-il , de l'Hippocrate Anglois ( Sydenham ) , nous avons osé rappeler »  
 » aux loix de l'hydraulique , l'action du mercure ;  
 » & par cette opération seule , nous avons ouvert »  
 » une source abondante de médicamens anti-  
 » vénériens ; car si le mercure ne guérit qu'en »  
 » excitant un mouvement fébrile , & en soutenant ce mouvement pendant un certain espace »  
 » de tems proportionné à la tenacité de l'épaississement vénérien , toute substance qui produira ce mouvement , guérira comme lui : la »  
 » justesse de cette induction a été confirmée en »  
 » plusieurs occasions , par les bons effets des »  
 » alkalis fixes , du savon médicinal , & par ceux »  
 » du remède que nous annonçons ».

M. *Peyrilhe* suppose donc que l'épaississement des suc lymphatiques est l'effet primitif, constant, essentiel, de l'infection vénérienne ; & voici comme il prétend le prouver. Il dit que les premiers symptômes que cet état des humeurs produit , sont une difficulté de se mouvoir , une pesanteur habituelle de tout le corps ; l'indolence , qui entraîne l'aversion pour toute sorte

d'exercice, une envie de dormir irrésistible, une mélancolie sombre, un fonds de tristesse, qu'on porte par-tout avec soi, &c.; ensuite cet épaissement se manifeste par des congestions dans divers organes, & sur-tout dans ceux qui sont principalement composés d'un tissu cellulaire lâche: delà les engorgemens des enveloppes cellulaires des gros vaisseaux, des glandes, du périoste, des os; delà les douleurs vagues des membres, les douleurs nocturnes, les digestions dépravées, les douleurs de tête gravatives, les ophtalmies, &c.

Mais, dans la vérole, l'épaississement des fluides ne dure pas toujours, suivant M. *Peyrilhe*: ces mêmes fluides tombent souvent par les progrès du tems, ou par des causes particulières, dans une dissolution putride, ou tendante à la putréfaction: or, c'est cet état qu'il nomme *scorbut vénérien*.

« La complication, dit-il, du scorbut avec  
 » le virus vénérien, est beaucoup plus fréquente,  
 » plus dangereuse que toute autre complication.  
 » On pense généralement que la rencontre de  
 » ces deux vices est produite par le hasard, ou  
 » par des circonstances purement accidentelles:  
 » nous sommes d'un sentiment tout opposé; car  
 » nous croyons que le scorbut qui survient à  
 » des malades anciennement entichés du vice

» vénérien , est moins une maladie accessoire ,  
 » indépendante , qu'une dégénération nécessaire  
 » de la constitution vérolique . . . . . Pour bien  
 » apprécier cette théorie , ajoute - t - il , il faut  
 » l'appliquer à l'observation ; voyons comment  
 » elle soutiendra cette épreuve , la plus redouta-  
 » ble de toutes pour les fausses spéculations. Dans  
 » quelle circonstance le vice scorbutique com-  
 » plique - t - il le vénérien ? Lorsque celui - ci est  
 » ancien & invétéré. Quels sont les individus  
 » dont le scorbut s'empare le plus fréquemment ?  
 » Ceux qui , foibles par leur nature ou par  
 » accident , ont plus de tendance à l'épaississe-  
 » ment des fucs , & le moins de force pour le  
 » vaincre , ou pour chasser , par divers émonc-  
 » toires , les miasmes putrides à mesure que la  
 » colliquation s'opère. Quand est-ce enfin , que  
 » le *scorbut vénérien* est le plus difficile à détruire  
 » & le plus formidable ? C'est lorsqu'un ou plu-  
 » sieurs traitemens infructueux , en augmentant  
 » la chaleur du corps , ont hâté la naissance de  
 » cette affection , c'est-à-dire , cette colliqua-  
 » tion dont on vient de parler ».

C'est ici où M. *Peyrilhe* déploie toute la fécon-  
 dité de son imagination , pour développer sa  
 doctrine. Pour vous faire juger de la profondeur  
 de ses idées à cet égard , il suffira de vous faire  
 connoître la manière dont il résout la question



suivante ; savoir , si le virus vénérien a quelque influence sur les plaies & les fractures indépendantes de cette cause ; & s'il en a quelqu'une , quelle est-elle ?

Il dit que tous les praticiens reconnoissent l'influence du virus vénérien sur les plaies, les ulcères, & les fractures de ceux qu'il infecte ; mais qu'ils jugent très-diversement de ses effets ; que les uns prétendent qu'il hâte la réunion des plaies & la consolidation des fractures ; & que les autres pensent qu'il retarde ces opérations de la nature. Voici la manière dont M. *Peyrilhe* concilie ces deux opinions, quoique contradictoires.

1°. « Quelles sont les dispositions physiques  
 » les plus favorables à la réunion des plaies  
 » & à la consolidation des fractures ? C'est, sans  
 » contredit, cette rigidité médiocre de la part  
 » des solides, & une très-grande viscosité de  
 » celle des fluides ; car, ce sont les dispositions  
 » naturelles aux enfans, chez lesquels, comme  
 » on fait, les plaies & les fractures se réunissent  
 » plus sûrement & plus promptement que chez  
 » les adultes & les vieillards : qu'on se rappelle  
 » maintenant ce que nous disions il n'y a qu'un  
 » moment, sur l'état des solides & des fluides,  
 » dans les corps infectés, pendant le premier  
 » période de la vérole, c'est-à-dire, pendant que  
 » l'épaississement subsiste, on verra que cet état

» réunit les conditions qui favorisent , dans les  
 » enfans , la consolidation des fractures , l'agglu-  
 » tination des plaies , & l'incarnation des ul-  
 » cères : tout étant égal , les solutions de con-  
 » tinuité doivent donc se réunir plus prompte-  
 » ment chez les sujets atteints de cachexie  
 » vénérienne récente , que dans ceux qui en  
 » sont exempts. Ceux qui disent que le virus  
 » vénérien , loin de retarder la réunion des plaies  
 » & des fractures , l'accélère , ont donc raison :  
 2°. » Puisque les deux conditions des solides  
 » & des fluides assignées ci-dessus sont les plus  
 » favorables à la réunion des solutions de con-  
 » tinuité , les conditions contraires sont donc les  
 » plus défavorables : or , ces conditions contraires  
 » se rencontrent dans le second période de la  
 » vérole , c'est-à-dire , dans le tems où s'opère  
 » la dissolution que nous avons dit succéder à  
 » l'épaississement primitif. Dans ce période de  
 » la maladie , les humeurs sont âcres , demi-  
 » putrides , ou tendantes à la putréfaction , &  
 » par conséquent peu collantes ; les solides ,  
 » de leur côté , sont ou relâchés outre mesure , &  
 » alors ils participent à la putréfaction des fucs ;  
 » ou excessivement tendus , rigides , secs , &c.  
 » & alors il y a , pour l'ordinaire , *fièvre lente* ,  
 » ou du moins , disposition prochaine à cet acci-  
 » dent. Qu'un corps ainsi constitué reçoive une

» plaie ou une fracture , n'est-il pas certain que  
 » l'une se convertira promptement en ulcère , &  
 » que l'autre se consolidera tard , ou point du  
 » tout ? Ceux qui prétendent que le virus véné-  
 » rien est un obstacle à la réunion des plaies &  
 » des fractures , ont donc raison aussi ».

Enfin , après avoir considéré les maladies vé-  
 nériennes sous plusieurs aspects , toujours suivant  
 les mêmes principes , le sentiment de M. *Peyrilhe*  
 est que , pour guérir la vérole , il faut fondre ,  
 atténuer. Il demande ensuite comment les remèdes  
 produisent l'atténuation des fluides ; voici ce qu'il  
 répond :

« De deux manières , dit-il : ou en aiguillon-  
 » nant les solides , & les déterminant à augmenter  
 » leur effort sur les fluides , ou bien , en divisant ,  
 » en atténuant ces mêmes fluides par l'action  
 » immédiate qu'ils exercent sur eux. Plus cette  
 » dernière opération des remèdes fera considé-  
 » rable , tout étant supposé égal , plus ils possé-  
 » deront éminemment la vertu fondante ; mais ,  
 » ce n'est pas à cette seule action immédiate sur  
 » les fluides , que ces médicamens doivent leur  
 » vertu ; car ils ne laisseront pas d'être atté-  
 » nuans , pour n'être que stimulans , pour n'agir  
 » que sur les solides : ne voit-on pas , en effet ,  
 » sans beaucoup de réflexions , que l'atténuation  
 » est principalement l'ouvrage de la nature , &

» que nos solides , & sur-tout les muscles & les  
 » artères , sont les instrumens qui l'exécutent ?  
 » Or , combien y a-t-il de remèdes qui sont  
 » atténuans de l'une & de l'autre manière ? Ces  
 » remèdes ont donc tous une action commune ;  
 » ils doivent donc tous produire sur nos corps  
 » l'effet dépendant de cette action : s'il suffit  
 » d'atténuer pour guérir la vérole , ils doivent  
 » donc être tous anti-vénériens ; leur diversité  
 » n'est donc qu'apparente , & l'objection qu'elle  
 » semble offrir une illusion facile à dissiper ».

Mais entre tous ces remèdes fondans , M. *Peyrilhe*  
 préfère l'alkali volatil concret pris par la  
 bouche , parce qu'indépendamment de sa vertu  
 stimulante , il excite un mouvement fébrile , suivi  
 d'une transpiration plus ou moins abondante ,  
 qui , suivant lui , entraîne au dehors le principe  
 de la maladie : il le préfère sur-tout au mercure.  
 « Ce minéral , dit-il , n'est qu'un fondant mé-  
 » canique ; ce n'est qu'en rendant plus fortes &  
 » plus fréquentes les oscillations des vaisseaux ,  
 » & généralement de tous les solides du corps  
 » humain , en broyant lui-même , pour ainsi  
 » dire , les humeurs épaissies , qu'il fond &  
 » atténue. L'alkali volatil , au contraire , est un  
 » fondant vrai , un fondant physique en lui ,  
 » la faculté fondante est en plus grande raison  
 » que la faculté stimulante ; tandis que dans le

» mercure , la faculté stimulante est considérable ,  
 » & la fondante absolument nulle ».

D'après cette manière d'envisager les anti-véné-  
 riens , M. *Peyrilhe* croit donc que c'est moins  
 leur action immédiate qui guérit , que celle qu'ils  
 déterminent dans les solides : il est donc , suivant  
 lui , plus indifférent qu'il ne le paroît d'abord ,  
 d'employer tel ou tel moyen : la chose impor-  
 tante , l'opération essentielle ici , c'est l'augmen-  
 tation du mouvement des solides : il faut exciter ,  
 soutenir une émotion fébrile , la fièvre même  
 dans certains cas : il faut aiguillonner le principe  
 conservateur que nous appellons *nature* , l'avertir ,  
 en quelque sorte , de la présence de l'ennemi ,  
 & l'aider à triompher de ses attaques.

Aux mots *émotions fébriles* , M. *Peyrilhe* a in-  
 diqué une note qui peut me regarder. « Ce seroit ,  
 » dit-il , contre mon intention qu'on confondroit  
 » l'émotion fébrile avec celle qui fait , dit-on ,  
 » *la crise* , à laquelle quelques Ecrivains attribuent  
 » la guérison des maladies vénériennes ; la pre-  
 » mière est réelle , sensible & dans mes prin-  
 » cipes ; la seconde auroit besoin d'autres autorités  
 » que celles qui l'attestent , pour ne pas passer  
 » dans mon esprit pour une chimère enfantée  
 » par l'esprit de systême , & défendue plutôt  
 » par des subtilités que par des raisons solides ».

Vous pensez bien , Monsieur , que je ne laisserai  
 point

point une pareille note sans réponse : je reviens au mercure.

Après avoir démontré , à sa manière , combien la base où repose la prétendue vertu anti-vénérienne exclusive du mercure est chancelante , & essayé de la renverser , M. *Peyrilhe* passe à la *spécificité* de ce minéral. Cette propriété tant célébrée a-t-elle des fondemens plus solides ? Il assure que non.

« L'idée de spécifique , dit-il , renferme celle  
 » d'une vertu particulière , propre , individuelle ,  
 » occulte , ne correspondant à aucune indica-  
 » tion , n'exigeant , pour guérir , aucune éva-  
 » cuation , & guérissant sûrement : tel est le  
 » quinquina , qui est réputé le spécifique des  
 » fièvres intermittentes. Le mercure agit-il d'une  
 » manière analogue à la sienne ? Qui pourroit  
 » le prétendre ? Les plus petites évacuations  
 » suspendent souvent l'effet de l'écorce du Pérou ,  
 » rappellent la fièvre qui n'auroit pas reparu ,  
 » si le ventre n'avoit pas coulé. Le mercure ,  
 » au contraire , après avoir agi comme atténuant  
 » mécanique , évacue les humeurs divisées par  
 » les couloirs de la salive , des urines , par les  
 » felles , par la transpiration , &c. Nous ignorons  
 » absolument la manière dont le quinquina agit  
 » sur la cause matérielle des fièvres : la façon  
 » d'agir du mercure paroît démontrée ; le

» quinquina guérit assez constamment les fièvres  
 » non compliquées ; le mercure soutiendra-t-il  
 » le parallèle à cet égard ? A dieu ne plaise que  
 » je veuille porter le désespoir dans le cœur  
 » des malades ; mais qu'ils jettent les yeux autour  
 » d'eux , ils y découvriront la triste vérité dont  
 » je me crois permis de leur épargner la preuve ».

Telles sont , Monsieur , les considérations qui ont engagé M. *Peyrilhe* à exclure , pour le bien de l'humanité , le mercure du traitement des maladies vénériennes , & à substituer , à sa place , l'alkali volatil concret ; il le déguise sous la forme de syrop , comme le sieur *Velnoz* déguisoit le remède qui lui étoit particulier , & comme M. *Mittié* l'a imité depuis (1). Je ne suivrai point M. *Peyrilhe* dans les détails où il entre sur les préparations que l'usage de son remède exige , sur son administration générale & particulière , ni sur ses effets sensibles ; je me contenterai de fixer votre attention sur quelques traits de sa pratique.

Dans la gonorrhée , il attend sagement que l'inflammation soit calmée , pour administrer l'alkali volatil : il dit que les gonorrhées de l'un

---

(1) Une personne qui connoissoit particulièrement M. & Madame *Velnoz* , m'a dit que M. *Mittié* succéda , dans leur confiance , à M. *Peyrilhe*.

& de l'autre sexe cèdent pour l'ordinaire à ce moyen; & que si elles résistent, il se voue à des traitemens particuliers, appropriés aux divers obstacles auxquels il croit devoir rapporter leur tenacité. Voici un exemple de sa pratique dans une pareille circonstance.

En cherchant la cause de l'opiniâtreté des gonorrhées, il l'a trouvée quelquefois dans de petites duretés difféminées dans l'épaisseur des parois de l'urètre; & les remèdes qu'il a employés accessoirement contre ces duretés, sont les alkalis fixes, préparés à la manière de *Tachenius*; & dans les sujets moins sensibles, les alkalis fixes ordinaires en injection, depuis trente grains jusqu'à un ou deux gros sur une pinte d'eau. Il n'emploie pas d'autre moyen contre la gonorrhée cordée, dont le nœud ou le noyau solitaire, qui sert de point fixe à la corde, ne diffère, ni par sa nature, ni par son siège, des duretés difféminées; observant néanmoins de laisser tomber l'inflammation avant de passer à leur usage. Enfin, *M. Peyrilhe* ajoute, dans une note, qu'il a employé ces mêmes fels en injections & en lotions, à titre de préservatif, dans des circonstances qui devoient en légitimer l'usage, & qu'il a eu lieu de croire qu'elles ont produit l'effet qu'il en attendoit.

On fait qu'il n'est pas toujours aisé de dis-



tinguer les fleurs blanches d'avec la gonorrhée dans les femmes. Ici M. *Peyrilhe* tranche le nœud qu'il ne peut dissoudre, sans s'épuiser en conjectures vaines sur le caractère des fleurs blanches, pour peu qu'elles soient anciennes & suspectes; il s'attache principalement à l'épaississement de la lymphe, qu'il croit les précéder, les accompagner & les produire: d'après cette étiologie, sachant que les alkalis volatils sont propres à détruire tous les épaissemens lymphatiques non inflammatoires, il les donne sans hésiter.

La même raison l'engage à administrer son remède anti-vénérien dans les maladies qu'on nomme *laits répandus* à la suite des couches. Suivant lui, l'époque de l'apparition des symptômes n'est pas une raison suffisante pour nous faire rapporter à la dépuration imparfaite de l'humeur laiteuse, des accidens, qu'en d'autres tems & dans d'autres circonstances, nous eussions réputés vénériens. Ne fait-on pas, ajoute-t-il, que l'apparition subite de quelques symptômes véroliques, dans le cours d'une maladie ordinaire, n'est point une chose rare? Pourquoi la maladie factice, qui suit l'accouchement des femmes qui ne nourrissent point, ne produiroit-elle pas le même effet que les autres maladies sur un virus caché, que sa foiblesse empêchoit de se montrer dans la pleine santé, ou qui, du moins, en se

montrant avant la couche, n'a pu produire que des symptomes équivoques & trompeurs ?

« Pour sortir, ajoute M. *Peyrilhe*, du doute  
 » où jettent ces symptomes, nous n'avons pas  
 » de ressources particulières inconnues aux gens  
 » de l'art ; mais nous osons préférer le sentier  
 » que nous suivons à la route battue ; sur le  
 » moindre soupçon de vice vénérien, nous ne  
 » balançons point à l'inculper, nous trouvons  
 » dans cette décision une entière sûreté, puisque  
 » le traitement par l'alkali volatil convient égale-  
 » ment aux laits répandus simples, & à ceux  
 » qui feroient compliqués de vice vénérien ».

D'après cette pratique, on diroit que M. *Peyrilhe* est un de ces Praticiens qu'il nomme à *manche étroite*, & dont il fait le portrait ingénieux dans le dialogue suivant. Un vapoureux vient-il se plaindre à ce praticien rigide, qu'il voit voler une mouche devant ses yeux ; vérole, s'écrie-t-il. *Le Mal.* Mais, Monsieur, ce que je sens, m'a-t-on dit, n'est qu'une illusion d'optique, & la maladie que vous me supposez n'est rien moins qu'une illusion. *Le Prat.* Vérole. *Le Mal.* Mais, Monsieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée qui se guérit aisément, & sans accident ; & depuis vingt ans, qu'elle est tarie, je n'ai jamais ressenti la moindre infirmité. *Le Prat.* Ah, vous avez eu une gonorrhée ! elle fut mal traitée, je n'en doute point.

vérole, vous dis-je. *Le Mal.* Mais, Monsieur, cette gonorrhée ne dura que trois jours; elle provenoit d'une ample boisson de bière, & je l'ai guérie par une ample boisson d'eau-de-vie. *Le Prat.* Finissons, étiez-vous vierge alors? *Le Mal.* Non, Monsieur. *Le Prat.* Hé bien! votre gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* Mais, Monsieur, mes enfans sont tous fort sains. *Le Prat.* Qu'est-ce à dire? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole assoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans sains? *Le Mal.* Est-il possible? *Le Prat.* Belle question! ils peuvent bien davantage: ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans sains, & des enfans infectés du virus vénérien? *Le Mal.* Je n'ai plus qu'un mot à ajouter: il y a bien long-tems que je n'ai goûté le plaisir amoureux. *Le Prat.* La longue privation dont vous vous plaignez n'est pas, à mes yeux, une raison de douter: sachez, Monsieur le raisonneur, que le virus vénérien peut rester assoupi dans nos corps, dix, vingt, trente ans & plus, sans porter la moindre atteinte à la santé, & s'éveiller ensuite pour exercer ses ravages accoutumés. *Le Mal.* Vous m'étonnez, Monsieur, & j'avoue que si c'étoit un bateleur qui me dit des choses si étranges je le soupçonnerois d'en vouloir à

mon argent. *Le Prat*. Quoi ! vous joignez l'ironie offensante à la déraison revêche ! Vous mériteriez..... Mais je suis humain , & je veux bien vous notifier enfin , pour la dernière fois , que vous avez la vérole , & que vous l'avez gagnée d'emblée , &c.

Dans une vérole ancienne , si les symptomes cèdent dans le cours d'un traitement de cinq ou six semaines par les frictions , on tient la guérison pour radicale & sûre. M. *Peyrilhe* en juge autrement : il présume que les accidens reparoîtront ; & voici sur quoi il fonde sa conjecture : faites attention à la théorie qu'il va vous présenter , vous jugerez par elle de ses profondes connoissances dans l'économie animale.

Il soupçonne , dans ce malade prétendu guéri , beaucoup d'humeurs viciées ; non , à la vérité , dans le torrent de la circulation , où la dépuracion a dû s'opérer , mais dans le tissu cellulaire , dans le parenchime des viscères , dans les glandes & les follicules glanduleux , dans les tuyaux capillaires de tous genres : les solides eux-mêmes en sont pétris ; car ils ont souffert des pertes journalières pendant le tems qu'a duré l'infection , & ces pertes ont été journellement réparées aux dépens des humeurs imprégnées du virus. L'état physique du malade prétendu guéri , étant ainsi tel que M. *Peyrilhe* l'annonce ,

qu'arrivera-t-il lorsqu'il aura quitté les remèdes ? Le principe conservateur, qui tend sans cesse à donner à nos fonctions toute la perfection dont elles sont susceptibles, désobstruera peu-à-peu les vaisseaux & le tissu cellulaire, désengouera les glandes & les viscères, & ramènera dans le torrent de la circulation des miasmes contagieux, qui ne tarderont pas à pulluler, à se multiplier à l'infini, & ramener l'infection générale, si l'expulsion ne s'en fait pas dans la proportion du reflux : les solides eux-mêmes, par leur perte journalière, renverront aux liquides des corpuscules virulens. Et voilà, suivant M. *Peyrilhe*, les sources & les causes des rechûtes qu'il prévoit, qu'il craint, & contre lesquelles il lui semble qu'on n'est pas assez en garde.

« Pour prévenir ces récidives, continue-t-il, voyons ce que dicte, je ne dis pas la Médecine dogmatique, mais la plus mince notion de physique, le gros bon sens. Un traitement de six semaines a dissipé complètement une foule d'accidens dans un tems où le virus abondoit : donc il a chassé ou détruit la plus grande partie de ce virus : donc un nouveau traitement de quatre semaines produira le même effet sur le virus refoulé dans le système vasculaire pendant les trois ou quatre mois qui auront suivi le premier traitement : donc un

» quart de traitement de plus , placé à trois ou  
 » quatre mois de distance du dernier , achevera  
 » la dépuracion , & assurera le succès ».

Telles sont les raisons que M. *Peyrilhe* donne pour justifier les reprises qu'il est souvent obligé de répéter plusieurs fois dans le traitement de la vérole par l'alkali volatil , ou par d'autres remèdes analogues ; ce qui prolonge ce traitement jusqu'à huit ou dix mois , & même une année , pour peu que la maladie soit ancienne.

Enfin , après avoir fait l'énumération de tous les remèdes , des végétaux sur-tout , soit exotiques , soit indigènes , qui peuvent guérir les maladies vénériennes , ou qui sont capables de dissiper quelques symptomes qui avoient résisté au traitement général , M. *Peyrilhe* fait mention d'un médicament composé de l'alkali volatil caustique , adouci , par sa combinaison avec quelque huile , de manière qu'il forme , avec elle , un véritable savon : ce médicament ne s'applique qu'extérieurement. Notre auteur l'a vu fondre des noyaux de glandes inguinales , restes d'anciens bubons , de tumeurs scrophuleuses fort anciennes , des exostoses non enflammées , des empâtemens rebelles du prépuce , & beaucoup d'autres accidens du même genre.

« En observant attentivement , ajoute M. *Peyrilhe* , l'action du savon animal , j'ai vu qu'elle

» étoit doublée : une portion agit comme topique  
 » sur le lieu qui la reçoit ; l'autre portion est  
 » résorbée , & devient médicament interne ;  
 » cette dernière agit sur tous les solides & les  
 » fluides du corps humain , comme agit l'alkali  
 » volatil pris par la bouche ; il stimule , aug-  
 » mente l'action des solides , & produit le mou-  
 » vement fébrile ; d'où dépend l'atténuation ou  
 » la fonte , qui atteste & garantit la guérison  
 » de la cachexie vénérienne ; il fait plus , il  
 » pousse aux urines ou aux sueurs , selon des  
 » circonstances , dont le praticien peut disposer  
 » à son gré. Ces observations , plusieurs fois  
 » répétées , m'ont conduit à penser que des  
 » frictions méthodiques , avec le savon animal ,  
 » guériroient la vérole aussi sûrement , & plus  
 » commodément , que l'alkali volatil pris par  
 » la bouche : des essais déjà tentés avec succès ,  
 » m'affermissent dans mon opinion » , &c.

Telles sont , Monsieur , les principales vues  
 de M. *Peyrilhe* sur les maladies vénériennes :  
 j'aurois pu vous citer beaucoup de prétentions , de  
 raisonnemens , de déclamations qui semblent être  
 dirigées contre moi : mais , comme l'auteur ne  
 m'a point nommé , j'aurois tort de m'en offenser ;  
 d'ailleurs , vous connoissez ma philosophie ; je  
 ne me défends jamais par des récriminations ;  
 ma franchise ne m'a jamais permis que d'opposer

mon sentiment à celui de ceux qui ne pensent pas comme moi : c'est la marche que je suivrai dans les lettres qui succéderont à celle-ci.

Je suis, &c.

P. S. J'ai reçu, Monsieur, de votre part, le n<sup>o</sup>. 15, Tom. 1, S. du Journal Polytype, où j'ai trouvé une critique de mon essai sur les facultés de l'ame, sans nom d'auteur. Vous avez tort de croire que M. *Peyrilhe* pourroit bien y avoir quelque part : je ne suis point de votre avis. L'économie animale m'a paru trop étrangère à l'auteur de cette critique, pour que je pense que ce soit lui. Mais, quoi qu'il en soit, après l'avoir lue avec attention, sans pouvoir y rien comprendre, j'ai jugé qu'elle ne valoit pas la peine que je m'en occupasse, d'autant plus que je viens de recevoir, dans le moment, la feuille de l'Année littéraire, n<sup>o</sup>. 21, où le rédacteur rend également compte de mon essai, & où je suis vengé de la critique du Journal Polytype, d'une manière qui m'est bien honorable.





## L E T T R E I I I.

*Observations sur les Maladies vénériennes.*

C'EST en vain, Monsieur, que vous insistez à me demander quelle est la nature du virus vénérien ? Je ne la connois point ; je fais seulement que c'est ce que nous appellons un *principe hétérogène*, qui se communique d'une personne à une autre, & qui produit différens effets, suivant la modification qu'il a, lorsqu'il est reçu, ou celle qu'il acquiert dans la suite ; ce ne sont donc que les observations qui peuvent répandre quelque lumière sur ce chaos : en voici plusieurs qui commenceront à le débrouiller.

## P R E M I È R E O B S E R V A T I O N.

M. *Svédiour*, auteur anglois, dont l'ouvrage sur les maladies vénériennes a été traduit par M. *Gibelin*, docteur en Médecine ; M. *Svédiour*, dis-je, soupçonnant qu'un stimulus quelconque, vénérien ou non, pourvu qu'il fût assez âcre pour exciter une inflammation, & par conséquent une excrétion extraordinaire du mucus de l'urètre, étant appliqué à cet organe, pourroit produire une gonorrhée : après avoir roulé cette

idée dans sa tête pendant plusieurs années, il se détermina enfin à faire, sur lui-même, une expérience qui fût capable, ou de confirmer, ou de renverser de fond en comble la théorie qu'il avoit conçue.

Dans cette vue, il prit six onces d'eau, à laquelle il ajouta autant d'alkali volatil fluor qu'il en falloit pour donner à ce mélange un goût très-piquant, & comme brûlant; il injecta de cette liqueur dans son urètre, en comprimant avec les doigts de son autre main au-dessous du frein, pour l'empêcher de pénétrer plus avant, & la fixer ainsi sur la partie qui est communément le siège de la gonorrhée vénérienne. Au moment où l'injection touchait l'intérieur de l'urètre, M. *Svédiour* éprouva une douleur si violente, qu'il ne put retenir la liqueur que l'espace d'une seconde; il se détermina cependant à faire une seconde injection, il la retint pendant près d'une minute; mais la douleur devint si cruelle, qu'il ne put la garder plus long-tems.

Cette douleur diminua, & devint plus supportable dans la journée. Le lendemain matin, après avoir bien dormi pendant la nuit, M. *Svédiour* n'eut rien de plus pressé que d'examiner la partie; il trouva une évacuation assez considérable de matière puriforme, de la même couleur, jauneverdâtre, que celle de la gonorrhée. La douleur

que caufoit le paffage des urines étoit alors beaucoup augmentée ; & la nuit fuivante, fon fommeil fut interrompu par des érections involontaires & douloureufes. Le matin du jour fuivant, l'évacuation étoit beaucoup plus abondante, & à-peu-près de la même couleur ; elle étoit peut-être feulement un peu plus verdâtre : la douleur qu'il éprouvoit alors en urinant étoit fi cuifante, qu'il réfolut de l'appaifer en injectant dans le canal un peu d'huile d'amandes douces tiède ; il fut beaucoup foulagé par ce moyen.

L'écoulement continua pendant cinq jours ; la douleur diminua d'une manière remarquable dans la partie affectée pendant cet intervalle ; mais il observa, à cette époque, qu'il s'établiffoit une nouvelle inflammation, plus avant dans le canal de l'urètre, à un endroit où il n'avoit rien fenti auparavant, & où aucune portion de l'injection n'avoit pénétré. Cette nouvelle inflammation tenoit, à ce qu'il lui parut, depuis l'extrémité de la première jufqu'à un certain éloignement dans le canal ; elle fut fuivie d'une évacuation abondante de matière, & dura fix jours, après lesquels les accidens étoient extrêmement adoucis ; mais enfuite, *M. Svédiaur* fut bien étonné d'éprouver diftinctement les fymptomes d'une troifième inflammation, qui s'étendoit depuis le véramontanum jufqu'au col de la

veffie, & qui fut accompagnée d'une ardeur d'urine & d'un écoulement abondant, comme la précédente. Pour le coup, il fut sérieusement alarmé; car il s'étoit constamment injecté de l'huile d'amandes douces trois fois par jour: il voyoit que l'inflammation, qu'avoit d'abord excitée l'alkali volatil, se communiquoit très-évidemment d'une partie de l'urètre à une autre, ce qui lui faisoit craindre qu'elle ne s'étendît jusqu'à la surface interne de la vessie; inflammation qui pouvoit avoir des conséquences dangereuses. Il demeura dans cet état entre l'espérance & la crainte, pendant sept ou huit jours; mais il éprouva enfin, à sa grande satisfaction, que cette inflammation s'appaisoit par degrés, de même que l'écoulement de matière, sans passer les limites de l'urètre; & il fut entièrement délivré de tous les accidens qui avoient résulté de son imprudente expérience, à la fin de la sixième semaine.

Rien ne représente mieux que cette expérience l'établissement de la gonorrhée par le virus vénérien; dans l'un & l'autre cas, on ne voit que l'irritabilité de la partie affectée, vivement excitée par l'action d'un principe hétérogène qui s'y est fixé, & qui détermine un écoulement plus ou moins abondant, suivant l'intensité de l'irritation. Dans l'expérience de M. *Svédiaur*, on a vu que

l'inflammation s'est propagée du côté du col de la vessie : cela arrive quelquefois dans la véritable gonorrhée ; lorsqu'elle commence, cette inflammation est ordinairement bornée à la fosse naviculaire ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend ensuite jusqu'à la glande prostrale, qui devient alors le principal siège du mal. Enfin, dans la même expérience, la gonorrhée factice a parcouru successivement ses différens périodes en six semaines : la véritable gonorrhée se termine ordinairement dans le même espace de tems, lorsque rien ne traverse sa marche.

Mais il arrive des accidens dans cette maladie, dont l'observation peut nous éclairer sur certains caractères du virus vénérien : on fait que ce virus est susceptible d'être déplacé du lieu où il étoit fixé dans la gonorrhée, & de se porter dans une autre partie, telle que les testicules, & quelquefois les yeux : mais, dans ces cas, ce n'est point la matière de la gonorrhée, dont l'écoulement a été supprimé, qui est transportée dans ces parties ; il n'y a que le principe hétérogène qui s'y porte, & y produit des effets différens, suivant la structure de ces parties, c'est-à-dire, que dans le testicule il ne peut produire qu'une tumeur en y attirant les fluides, au lieu que dans les yeux il établit un écoulement pareil à celui de la gonorrhée.

## S E C O N D E O B S E R V A T I O N .

Une autre métastase bien plus fingulière , que j'ai eu occasion d'observer il y a quelques années , prouve encore que le virus vénérien peut se porter en différentes parties du corps , soit de lui-même , ou qu'il y soit repouffé ou attiré par quelque cause particulière. Un homme , âgé d'environ trente-cinq ans , vint me consulter pour un écoulement qu'il avoit depuis long-tems , & une espèce de strangurie qui le faisoit beaucoup souffrir : il me dit que toutes les fois qu'il vouloit uriner ( & cela lui arrivoit souvent ) , le premier jet de l'urine sortoit à plein canal , & qu'ensuite le col de la vessie se resserroit , au point que les urines ne sortoient plus que goutte à goutte , avec des efforts très-douloureux. Je lui conseillai de passer par les remèdes ; je ne voulus point faire usage , ni de sonde , ni de bougie , dans la crainte de trop irriter les parties affectées. Ayant préparé le malade convenablement , je lui fis administrer les frictions chez lui ; après la seconde , il me dit que de huit fois qu'il avoit uriné , il y en avoit eu trois que les urines avoient coulé sans interruption jusqu'à la dernière goutte. Ce premier succès me flatte ; j'espérois que tout seroit bientôt rétabli dans son état naturel : en effet , après la quatrième fric-

tion , les urines ne s'arrêtoient plus , & l'écoulement de la gonorrhée avoit cessé : mais ma sécurité ne fut pas long-tems sans être vivement troublée. Après avoir fait donner la sixième friction , je n'apperçus aucun signe de salivation , aucune partie de la bouche n'étoit gonflée ; mais le malade se plaignit d'une difficulté d'avalier : je crus d'abord que c'étoit la salivation qui s'annonçoit par-là ; cependant cette difficulté augmenta si fort , qu'il ne pouvoit plus avaler ; dès qu'une gorgée de bouillon ou de tisane se présentoit à l'entrée du pharinx , cet organe se contractoit , au point de lui en interdire entièrement le passage. Ce fut alors que je fus convaincu qu'une métastase du principe hétérogène , déterminée , sans doute , par l'action du mercure , étoit la cause de cet accident , & que le virus produisoit dans le pharinx , la même constriction qu'il causoit auparavant dans le col de la vessie. Cependant , le cas étoit pressant ; mais je vins bientôt à bout d'écarter le danger. J'introduisis avec facilité , dans l'œsophage , une sonde de gomme élastique , au moyen de laquelle j'injectai , dans l'estomac , d'abord un verre de tisane , & ensuite un verre de lait que je trouvai sous la main. Je mis la garde au fait de cette opération ; le malade s'introduisoit lui-même la sonde , & cette femme lui injectoit les bouillons & la tisane suivant le

besoin. Rassuré de ce côté - là , je continuai le traitement ; l'écoulement de la gonorrhée ne fut pas long-tems sans reparoître , comme je l'avois prévu ; dès-lors la faculté d'avaler fut rétablie , sans que la rétention d'urine eût lieu : enfin , le malade guérit très-bien de cette fâcheuse maladie.

### TROISIÈME OBSERVATION.

A mesure que je rappelle dans ma mémoire les faits que je vous cite , je vois qu'ils servent infiniment à éclaircir différens traits du caractère du virus vénérien , qui méritent le plus d'attention : voici , par exemple , une observation qui prouve que ce virus peut rester plus ou moins long-tems dans un état d'inaction , & par conséquent sans que la santé en soit dérangée. Il s'agit d'un jeune homme qui vint me consulter pour un écoulement , dont il s'étoit apperçu depuis deux ou trois jours : il me dit qu'il étoit d'autant plus étonné de cet écoulement , qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit eu commerce avec aucune femme : je lui demandai si , à cette époque , il n'avoit eu aucun accident vénérien ; il me répondit qu'il eut alors une gonorrhée , qu'on traita avec le sublimé corrosif ; qu'après avoir coulé environ quinze jours , elle s'arrêta , & que depuis il avoit joui de la meilleure santé. Je jugeai son état très-suspect ; quelques jours



après , il vint me dire que son écoulement étoit arrêté , & qu'un de ses testicules commençoit à s'enfler avec douleur. Je le déterminai alors à passer par les remèdes ; le mercure ne porta point à la bouche pendant tout le traitement ; mais après la troisième friction , l'écoulement de la gonorrhée reparut avec une telle abondance , que sa chemise en fut , pour ainsi dire , toute trempée dans une nuit. Cet écoulement continua pendant trois jours avec la même force ; il diminua ensuite insensiblement , & il se tarit de lui-même avant la fin du traitement.

#### QUATRIÈME OBSERVATION.

Une femme de vingt-six à vingt-sept ans , avoit contracté la vérole par des chancres que son mari lui avoit communiqués. On lui fit quelques remèdes qui dissipèrent ces chancres , il lui survint ensuite des pustules au front , à la poitrine & aux cuisses ; elles disparurent aussi en partie : quelque tems après , elle eut une pleurésie , pour laquelle elle fut saignée sept fois , & dont elle se tira fort bien. Après sa convalescence , les pustules reparurent à la poitrine & aux cuisses , & ensuite il lui survint de plus une tumeur à la jambe gauche , au-dessous des muscles jumeaux : dans le commencement , cette tumeur

n'étoit douloureuse que lorsque la malade marchoit. Cette femme resta fort long-tems dans cet état, avant de se déterminer à se mettre à portée de faire les remèdes convenables. Enfin, je la pris chez moi pour la traiter : la tumeur étoit percée depuis quelques jours ; la matière qui en sortoit étoit abondante & d'un mauvais caractère ; la jambe étoit fort enflée. Les préparations finies, je lui fis administrer les premières frictions d'un gros & demi d'onguent chacune ; après la troisième, la bouche fut un peu frappée, & je suspendis les autres. J'appellai alors M. *Default*, aujourd'hui Chirurgien en chef de l'Hôtel-dieu ; nous convînmes qu'il falloit découvrir le fond de l'ulcère ; les incisions furent faites haut & bas dans une étendue assez grande, parce que nous voulûmes mettre à découvert tout le vuide de la caverne. Les choses se passèrent très-bien les premiers jours ; la salivation étoit très-moderée, je suspendis encore les frictions ; mais ensuite l'ulcère devint fardide, & rendoit une sanie très-abondante & puante ; je ne découvris aucun sinus capable de fournir une pareille matière ; les chairs s'élevèrent & devinrent calleuses, les bords se renversèrent en dehors : j'imaginai alors de panser l'ulcère avec l'eau phagédénique, dans laquelle je trempois les plumaceaux que j'exprimois bien. Après quelques

jours de ce pansement, je m'apperçus que la salivation étoit considérablement augmentée, quoique je n'eusse donné aucune nouvelle friction; la langue & l'intérieur des joues étoient remplis d'escarres, sans que le gonflement de ces parties fût considérable. J'attribuai ce surcroît de salivation au sublimé corrosif qui entre dans la composition de l'eau phagédénique; j'en discontinuai aussi-tôt l'usage. Les choses restèrent dans cet état fâcheux pendant plusieurs jours: l'ulcère devenoit de plus en plus fardide; le gonflement & la douleur s'étendoient vers les malléoles: enfin, un matin, à la levée de l'appareil, je fus surpris de voir l'ulcère totalement changé en bien; la couleur & la consistance des chairs étoient meilleures. Je demandai à la malade si elle n'avoit pas senti en elle quelque chose de nouveau & d'extraordinaire; elle me dit que dans la nuit elle s'étoit apperçue d'un écoulement par la vulve; je la fis essuyer avec un linge qui fut taché d'une matière assez abondante & verte: notez qu'elle n'avoit jamais eu aucun écoulement par cette partie. Dès ce moment, l'ulcère alla de mieux en mieux; le traitement fut continué; la guérison ne fut plus traversée, & la femme a toujours joui depuis d'une santé parfaite.

## CINQUIÈME OBSERVATION.

Je m'étois servi de l'eau phagédénique dans le cas que je viens de vous rapporter, parce que j'en avois retiré une sorte d'avantage dans celui que je vais vous citer. Une jeune personne avoit eu des chancres, auxquels avoient succédé des pustules au front, sur les épaules, à la poitrine & aux cuisses, avec des douleurs en différentes parties du corps. Lorsqu'elle entra chez moi, les pustules étoient presque toutes amorties, il ne lui en restoit qu'une sur une fesse; elle étoit ulcérée & rendoit beaucoup de matière: la malade me montra encore une croûte sèche à la malléole interne du pied gauche; mais elle me dit que cette croûte n'avoit aucun rapport avec sa maladie, que l'accident qui lui avoit donné lieu étoit antérieur aux chancres. Elle me raconta qu'en folâtrant avec d'autres personnes dans un bois, elle s'étoit heurté la cheville contre le tronçon d'un petit arbre coupé presque à raz de terre, & que le coup avoit enlevé un petit lambeau de peau, qu'on acheva de couper avec des ciseaux. Cette plaie fut pansée avec des remèdes adoucissans, qui parvinrent presque à la guérir: mais un nouveau coup reçu sur la malléole blessée, y attira une inflammation si vive, qu'elle s'étendit sur tout le pied & une

partie de la jambe avec un gonflement considérable; la plaie se rouvrit, & forma un ulcère plus large qu'un écu de trois livres; enfin, après un mois & demi de pansement, tout l'effet des remèdes qu'on employa pour guérir cet ulcère, se réduisit à y former une croûte large comme une pièce de douze sols, & sous laquelle il se formoit de tems en tems un peu de matière. Cette croûte tomba dans le tems des bains; j'appliquai sur l'ulcère une emplâtre de Nuremberg, espérant que le repos que la malade devoit observer pendant le traitement suffiroit pour le cicatrifer.

Après la troisième friction, la bouche fut tant soit peu frappée; dès ce moment, la trace des pustules commença à s'effacer, & celle qui étoit ulcérée se dessécha avec une promptitude étonnante. Mais, à mesure que la guérison faisoit des progrès de ce côté-là, la malléole devint plus sensible & s'enflamma, quoique la malade observât le plus parfait repos; l'ulcère se rouvrit, il en découla une sanie ténue & puante, & il s'y formoit des excroissances qui devenoient calleuses presque aussi-tôt qu'elles paroissoient. Cet état m'inquiéta; il me vint d'abord dans l'esprit que le périoste de la malléole, qui n'est couvert dans cet endroit que de la peau, avoit été contus dans le premier choc qu'il avoit

effuyé , & que l'os pouvoit s'être ensuite altéré insensiblement. Cet accident ne m'empêcha point de continuer le traitement , qui parut avoir d'ailleurs le plus grand succès.

Lorsque la malade fut hors des remèdes , j'appellai deux de mes confrères en consultation. Après un examen attentif , nous reconnûmes qu'il n'y avoit point d'apparence que l'os fût altéré , parce que la peau ulcérée glissoit aisément sur lui , lorsqu'on la tiroit de différens côtés. Nous convînmes donc qu'il suffiroit de consumer insensiblement les excroissances & les callosités qui s'opposoient à la cicatrisation. Dans cette vue , j'employai , pendant quelque tems , l'alun calciné & la pierre infernale ; mais , voyant le peu de fruit que je retirois de ces remèdes , j'eus recours à l'eau phagédénique , qui produisit un effet aussi prompt que singulier : dès la seconde application , les callosités étoient fondues & applaties ; les chairs étoient devenues vermeilles , & la suppuration étoit d'une bonne qualité. Mais , à mesure que la cicatrisation faisoit des progrès de ce côté-là , la pustule de la fesse se gonfla & s'ulcéra de nouveau , & les douleurs dans les membres se renouvelèrent , ce qui m'obligea de recommencer le traitement. Or , il est évident que dans ce cas , une portion du virus avoit été soustraite à la crise que le mercure avoit

opérée, en se déposant dans l'ulcère de la mal-léole, & qu'il étoit venu reproduire ensuite les mêmes symptomes qu'auparavant, lorsque l'eau phagédénique l'a eu déplacé du lieu où il étoit sequestré.

#### SIXIÈME OBSERVATION.

Le vingt-quatre du mois d'avril dernier, j'ai reçu, de la part d'un Chirurgien étranger, le mémoire à consulter que je vais vous communiquer; il vous présentera un phénomène singulier, produit par le virus vénérien, qui existe dans le malade depuis trente-trois ans.

##### *Mémoire à consulter.*

Un officier, pour lequel on consulte, âgé de cinquante ans, n'a jamais été malade, & jouit d'une assez bonne fanté, quoiqu'il lui soit resté, d'une gonorrhée qu'il prit à l'âge de dix-sept ans, un écoulement qui a toujours continué jusqu'à présent.

Il prit cette gonorrhée en 1753. Tout ce que j'ai pu savoir, dit le Chirurgien consultant, c'est qu'elle fut terminée au bout de six semaines, & qu'elle recommença à couler peu de tems après.

En 1756, le malade prit une nouvelle gonorrhée, qui fut traitée de la même manière

pendant la route qu'il fit de la Chine en Europe, sans tarir l'écoulement, qui subsista toujours. Arrivé en Angleterre, il y gagna, vers la fin de 1757, des chancres & un phimosis, avec un gonflement à un testicule, causé par la fatigue d'une marche forcée; tous ces accidens furent dissipés par des remèdes généraux, sans avoir recours au spécifique.

Cependant l'écoulement subsistoit toujours; il ne le gênoit en rien, si ce n'est qu'il augmentoit pendant quelques jours, lorsque le malade faisoit quelque excès. Vers l'année 1777, il fut attaqué d'un ulcère à l'arrière-bouche, lequel ayant résisté aux gargarismes ordinaires, l'officier consulta le Chirurgien-major d'un hôpital militaire, qui lui conseilla de passer par les grands remèdes; il lui administra en conséquence le traitement par extinction, c'est-à-dire, qu'on le purgeoit toutes les fois que le mercure portoit tant soit peu à la bouche. L'ulcère disparut pendant le traitement; mais il reparut peu de jours après que le malade fut de retour chez lui; ce qui l'obligea d'aller consulter de nouveau le même Chirurgien, qui le tranquillisa, l'assurant que l'ulcère n'étoit plus entretenu par le virus; il lui conseilla quelques gargarismes qui le firent encore disparoître; mais il revint quelque tems après, ce qui détermina le malade à prendre



des pilules de belloste, & ensuite à subir un second traitement par extinction.

Enfin, depuis 1783 que le malade m'a consulté, dit le Chirurgien consultant, j'ai trouvé des petits chancres sur la luvette & sur le voile du palais; je les fais disparoître aisément par des gargarismes & des purgatifs; mais ils ne sont pas long-tems sans revenir. L'écoulement de la gonorrhée subsiste toujours, tantôt plus, tantôt moins abondant. Le malade dit avoir vu des femmes pendant tout ce tems-là, sans leur communiquer du mal; & comme d'ailleurs il jouit d'une assez bonne santé, il est persuadé que les accidens qu'il éprouve ne dependent point du virus.

On demande, 1°. si la gonorrhée habituelle est causée par un relâchement de vaisseaux, ou par un principe vénérien?

2°. Si les ulcères de l'arrière-bouche dependent également du virus ou non?

3°. S'il est nécessaire que le malade passe par les grands remèdes?

4°. Enfin, lequel traitement, par crise ou par extinction, doit être préféré?

#### R É P O N S E.

Deux gonorrhées, dont l'une est tombée dans les bourses, & qui ont laissé un écoulement habituel qui subsiste depuis trente-trois ans,

ensuite des chancres & un phimosis, qui ont été suivis d'un ulcère à l'arrière-bouche ; ces accidens caractérisent sans doute la vérole ; en conséquence le malade a subi deux traitemens par extinction : mais si ces deux traitemens avoient détruit le principe de la maladie, les mêmes accidens ne subsisteroient plus.

Cependant, pourquoi, malgré cela, le malade jouit-il d'ailleurs d'une assez bonne santé ? En voici la raison ; c'est l'écoulement habituel qui le sauve des ravages que le virus pourroit causer intérieurement : cet écoulement peut être comparé à un cautère, qui modifie tellement une affection scrophuleuse, qu'il fait jouir un enfant écrouelleux d'une santé apparente tant qu'il subsiste ; mais il ne détruit point le principe de la maladie, puisque nous voyons tous les jours que les mêmes accidens reviennent si-tôt qu'on le supprime.

Dans le malade, pour lequel je suis consulté, il n'y a que la gorge qui soit affectée, lorsque l'écoulement de la gonorrhée diminue, ou qu'il est suspendu pendant quelques jours : mais, reparoît-il ensuite, le mal de gorge se dissipe, ou est moins incommode. Tel est le rapport qu'il y a entre ce mal de gorge & l'écoulement ; rapport qui prouve évidemment que le principe vénérien n'est point détruit.

Mais, d'un autre côté, le malade dit qu'il ne s'est point privé de voir des femmes, & qu'il ne leur a communiqué aucun mal. Premièrement, il peut se tromper, parce que ces femmes pouvoient avoir elles-mêmes un écoulement, ce qui n'a rien changé à leur état; ou bien, parce qu'il n'a pas eu occasion d'être instruit du résultat de ce commerce.

En second lieu, en supposant qu'il n'a point donné réellement du mal aux femmes avec lesquelles il a eu commerce, cela prouveroit seulement que la cachexie vénérienne peut se modifier par le laps du tems, ou par l'action de tous les remèdes qui ont été employés inutilement pour la combattre; cela prouveroit, dis-je, que cette cachexie peut se modifier au point que son caractère contagieux n'a point la même énergie; mais elle n'existe pas moins dans notre malade, & l'on n'est pas moins dans la nécessité de l'anéantir par une méthode plus régulière & plus efficace, pour prévenir les accidens fâcheux qu'elle pourroit produire tôt ou tard.

Ainsi, en répondant aux questions qu'on me fait à la fin du mémoire à consulter, je dis, 1<sup>o</sup>. que l'écoulement habituel ne peut pas être causé par un relâchement des vaisseaux, parce qu'il n'y a que l'action d'un stimulus fixé dans le canal de l'urètre qui puisse produire un pareil écoulement.

2<sup>o</sup>. Que les ulcères de la bouche ont un rapport direct avec le virus, qui est le principe de l'écoulement.

3<sup>o</sup>. Enfin, que le malade ne peut guérir radicalement que par un traitement qui procure une véritable crise, tel que je l'ai décrit dans mon *Traité*.

*Signé*, FABRE.

### SEPTIÈME OBSERVATION.

#### *Mémoire à consulter.*

Une dame, âgée d'environ quarante-six ans, d'un tempérament vif & sanguin, d'une stature avantageuse, naquit de parens sains & robustes; elle passa sa jeunesse sans infirmité, & se maria à l'âge de trente ans, à un homme de quarante-quatre. Son époux, marin de profession, portoit les marques authentiques de la vie licencieuse qu'il avoit menée; son visage étoit jaune & décharné, ses dents chancelantes, ses gencives flasques & saignantes, la respiration difficile & laborieuse, particulièrement lorsque les quintes d'asthme se manifestoient. Il éprouvoit des difficultés très-grandes à uriner; on le voyoit souvent se faire des injections dans le canal de l'urètre; sa chemise étoit tachée, tantôt en verd, tantôt en jaune; ses urines étoient chargées de glaires

jaunâtres très-puantes ; il avoit une fistule à l'anüs , occasionnée par une rétention d'urine ; il étoit travaillé de rhumatismes vagues , très-fréquens & très-opiniâtres.

Ce fut dans ce déplorable état que M. \* \* \* épousa la dame qui fait aujourd'hui le sujet de la consultation. Les premiers mois du mariage se passèrent assez bien, sur-tout pour une dame élevée, jusqu'à trente ans, sous les yeux d'une mère tendre & vigilante. Bientôt les soins des deux époux furent de se plaindre & de se soulager mutuellement ; l'un se plaignoit de douleurs rhumatismales ; Madame éprouvoit une rétention d'urine , accompagnée de chaleur , d'inflammation & gonflement aux parties naturelles : une saignée , des tisanes adoucissantes , quelques bains calmèrent les accidens , & permirent l'issue douloureuse des urines qui charioient beaucoup de glaires ; la chemise se tacha d'une matière jaunâtre très-fétide , & la malade éprouvoit quelquefois des cuiffons & des démangeaisons aux parties naturelles , particulièrement à l'approche des règles.

Nourrie dans un scrupule outré , Madame ne décela pas son état , & continua de vivre avec son mari , qui , dès la première année de leur union , perdit toutes ses dents , & passa le reste de ses jours à se plaindre & à chercher à soulager  
ses

ses infirmités, qui le menèrent au tombeau : ce fut à sept ans de mariage qu'il mourut sans enfans, des suites de l'opération de la fistule à l'anus.

A cette époque commencèrent les accidens fâcheux dont la malade a été tourmentée depuis sept ans & demi, sans avoir éprouvé le moindre soulagement des moyens sans nombre administrés par mes confrères & plusieurs Chirurgiens de la ville.

Ennuyée, sans doute, de l'état déplorable dans lequel elle se trouve depuis plus de sept ans, & croyant trouver, dans mes foibles lumières, un remède à ses maux, elle me fit l'honneur de me consulter. Je lui trouvai les yeux ternes, & la vue troublée, le visage enflammé & parsemé de beaucoup de boutons, la langue belle, l'appétit & le pouls bons, la respiration aisée, le ventre flexible & dans l'état naturel.

La malade commença par me faire un très-long détail de son incommodité & des remèdes administrés : bains, saignées, tisanes, pilules, bols anti-hystériques lui avoient été, pendant quatre ou cinq ans, administrés sans succès ; on lui avoit même établi un exutoire à la cuisse, qui étoit desséché depuis peu ; elle me dit être anéantie, avoir la vue troublée, l'imagination égarée ( quoiqu'elle raisonne très-bien ). Elle

éprouve des affoupiffemens fréquens, dont elle n'est réveillée que par les suffocations qui lui font occasionnées par une espèce de boule qui lui monte du bas-ventre à la gorge : elle est toujours tourmentée de vents, & ne se trouve jamais mieux que quand ils prennent leur cours par haut ou par bas ; on sent, au-dessous du cartilage xiphoïde, un battement, ou plutôt un frémissement très-apparent, lorsque les vents montent à la gorge ; je l'ai pris pour celui du tronc de l'artère cœliaque. Madame, triste & mélancolique au suprême degré, parle continuellement de son état, a fréquemment des mouvemens convulsifs ; son pouls est naturel, quelquefois cependant petit & serré ; les règles suivent leur cours ordinaire, & la malade n'en éprouve aucun retard.

A l'ensemble des symptomes, je reconnus l'affection hystérique, vulgairement appelée vapeurs ; je conseillai les bains tièdes, les tisanes délayantes, &c. Je ne fus plus surpris bientôt du peu d'effets des secours administrés par mes confrères. J'interrogeai la malade sur sa vie passée ; je fus, au sujet de son mari, ce que j'ai dit plus haut ; elle me déclara que son visage n'étoit venu rubicond que depuis son mariage, qu'elle avoit éprouvé les accidens ci-dessus mentionnés, & qu'aujourd'hui même on voyoit,

comme on avoit toujours vu depuis l'époque de sa rétention d'urine , des filamens dans ses urines , des taches jaunâtres & fétides à sa chemise ; qu'elle éprouvoit quelquefois des cuiffons & des démangeaisons dans l'intérieur des parties naturelles ; qu'elle étoit souvent tourmentée d'insomnie , & qu'enfin elle n'éprouvoit cet état de tristesse , d'anéantissement & d'hystérie , que depuis l'époque de son veuvage.

Vu l'insuffisance des secours administrés jusqu'à ce jour par mes confrères , dont je ne puis soupçonner la capacité & les lumières , vu l'état du mari & sept ans de cohabitation , vu la triste situation de Madame , j'ai pensé que le virus syphillitique pouvoit être la cause des accidens fâcheux que la malade éprouve aujourd'hui ; & que , quoique la maladie ne se présente pas sous l'aspect qu'elle a coutume d'affecter , les mercuriaux la détruiraient cependant en attaquant la foye.

Le diagnostic paroissant un peu obscur à quiconque n'est pas dans l'usage de traiter ces maladies dégénérées , j'ai recours à vos lumières & à votre expérience , & vous prie , Monsieur , de m'honorer de votre avis , pour déterminer , 1°. si le mari de cette dame avoit la vérole ? ( ce qui paroît démontré ) ; 2°. si Madame a pu cohabiter pendant sept ans & demi avec



son mari sans être infectée du virus ? 3°. l'écoulement que Madame éprouve est-il gonorrhœique ? 4°. si l'affection hystérique est dépendante du virus syphillitique , quels moyens administrer en pareille circonstance ? 6°. si l'âge de la malade , tems auquel les femmes ont coutume d'éprouver de grandes révolutions , n'est pas un obstacle au traitement , &c.

*Signé*, CHIFO.... Docteur en Médecine.

### R É P O N S E.

Je n'ai point trouvé , dans mes papiers , la copie de la réponse que je fis à ce mémoire à consulter ; je me souviens seulement que j'y disois qu'il étoit évident que le mari avoit communiqué à la dame , qui faisoit le sujet de cette consultation , le virus dont il étoit infecté ; que les accidens qui étoient survenus à cette dame , immédiatement après son mariage , en étoient la preuve la plus manifeste , & qu'il ne falloit pas douter que les symptomes de vapeurs , dont elle étoit tourmentée , ne dépendissent du même principe ; qu'en conséquence je conseillois le traitement par les frictions , administrées avec toutes les précautions que l'état de la malade exigeoit , &c.

## HUITIÈME OBSERVATION.

Un homme , d'un tempérament fanguin , âgé d'environ quarante ans , vint me consulter sur différentes incommodités qu'il éprouvoit depuis plusieurs années ; c'étoit des douleurs très-vives à la partie moyenne & antérieure du tibia , où il y avoit exostose ; une tumeur dans l'aîne du côté droit , dure , sans douleur , reste d'un ancien bubon qui n'avoit point suppuré ; le malade étoit dans l'obligation d'uriner fréquemment , & les urines dépofoient au fond du pot-de-chambre beaucoup de matières glaireufes de mauvaife odeur. Tels étoient les symptomes qui avoient succédé depuis neuf ou dix ans à plusieurs gonorrhées , parmi lesquelles une étoit tombée dans les bourses ; il avoit eu auffi un chancre accompagné du bubon dont je viens de parler. Il étoit dans l'opinion que le virus vénérien n'étoit point la cause de ces accidens , parce qu'on lui avoit administré différens traitemens , qui devoient , fuivant lui , l'avoir détruit. Il avoit pris les pilules de Keifer , le sublimé corroſif , & il avoit ſubi un traitement par extinction.

Je n'eus point de peine à le faire revenir de ſon erreur , & à le déterminer à entrer chez moi pour ſubir le traitement qui lui convenoit. Après les préparations , je lui fis adminiſtrer les frictions ;

le mercure porta à la bouche ; il s'établit une salivation assez abondante ; l'évacuation par les urines augmenta aussi beaucoup ; il eut même, pendant le traitement, un léger frisson, qui fut suivi d'un accès de fièvre, qui dura quelques heures, avec une sueur très-abondante, ce que je n'ai vu arriver qu'à deux autres malades depuis que je traite ces maladies.

Enfin, le traitement fini, la santé de cette personne ne s'est entièrement rétablie que quelques mois après être sortie de chez moi ; voici ce qui lui survint ; quinze jours après que le malade fut retourné chez lui, la tumeur de l'aîne, qui subsistoit encore dans le même état, s'enflamma, devint très-douloureuse, & se termina d'elle-même, par une suppuration très-louable ; je l'ouvris, & l'ulcère se cicatrisa solidement. Quelque tems après, il éprouva des douleurs dans différentes articulations ; & sa vessie, quoique retenant une plus grande quantité d'urine, n'étoit pas encore entièrement débarrassée de l'humeur glaireuse dont j'ai parlé. Je lui conseillai alors l'usage de la tisane de Felz, dans laquelle je ne fis entrer que la falsepareille & la colle de poisson ; après en avoir pris pendant cinq ou six semaines, il fut parfaitement guéri. Depuis ce moment, il a été débarrassé de tous ses maux ; il n'a éprouvé aucune douleur, &

la vessie a repris son ressort , & contient une grande quantité d'urine qu'elle retient facilement pendant quatre ou cinq heures ; il n'y paroît plus aucune matière glaireuse. Enfin, cet homme jouit, depuis cinq ou six ans , de la plus brillante santé, & n'a jamais été plus fort ni plus vigoureux qu'il l'est actuellement.

De ces observations , Monsieur , choisies parmi une infinité d'autres , sans compter toutes celles qui sont rapportées dans mon Traité ; de toutes ces observations, dis-je , il me sera facile de déduire la manière dont le virus vénérien affecte nos parties : cette discussion sera le sujet de la lettre que je compte vous écrire incessamment.

Je suis , en attendant, &c.



## L E T T R E I V.

*La manière dont le virus vénérien affecte  
nos parties.*

**J**E vois bien, Monsieur, par votre dernière lettre, qu'avant d'entrer dans aucun détail sur l'objet que je vous ai annoncé, il est nécessaire que je m'arrête un moment sur la fausse idée qu'on a de l'épaississement des fluides, en le considérant comme la cause essentielle de la plupart des maladies. Je croyois, d'après les principes que j'ai établis dans ma première lettre, pouvoir me dispenser de revenir sur cette base absurde du système de M. *Peyrilhe*, touchant les maladies vénériennes (1); mais je vois que vous hésitez encore, & que vous semblez tenir à ces principes de mécanique, sur lesquels plusieurs auteurs célèbres (dont les noms sont bien faits

---

(1) Il vient de me tomber entre les mains une brochure qui a paru en 1765, où l'on exalte l'efficacité du syrop du sieur *Velnoz* au-dessus de tous les autres remèdes anti-vénériens, & particulièrement du mercure. On y trouve la même théorie sur l'épaississement des fluides & sur l'exclusion absolue de ce minéral, que dans l'Ouvrage de M. *Peyrilhe*.

pour en imposer ) ont fondé la théorie & la pratique de l'art. Il faut donc que je vous rappelle ici ce que vous avez entendu dans une de mes leçons aux Ecoles royales de Chirurgie, lorsque j'ai parlé des tumeurs qui ont un caractère froid.

Il ne s'agit jamais d'obstruction, ai-je dit, que ma vue ne se porte sur la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires : la liberté que les liqueurs ont de fluer & refluer dans ces vaisseaux, & de se détourner lorsque le moindre obstacle s'oppose à leur cours, m'éloigne toujours de l'idée que leur épaisissement puisse être la cause prochaine d'aucune tumeur. Qu'une glande, par exemple, ait perdu son ressort, & les fucs qu'elle contient, leur fluidité, je ne vois point par quelle force d'impulsion de nouveaux fucs forceront cette glande à s'étendre, à se tuméfier, au point du volume qu'elle acquiert ; fera-ce par celle du cœur & des artères ? Mais cette force est, pour ainsi dire, nulle dans les vaisseaux capillaires, & à plus forte raison dans les lymphatiques. Comment donc concevoir que la lymphe épaisie puisse, par les seules loix de la circulation, produire un bubon, une loupe, un squirre ? Qu'on se représente encore un cancer à la mamelle pendant son accroissement, lorsqu'il s'ouvre & s'épanouit comme un chou-fleur ;

peut-on expliquer un pareil phénomène par la force de l'impulsion du cœur, transmise à la partie obstruée par la voie des vaisseaux lymphatiques ?

Telles sont les réflexions qui me font rejeter la cause mécanique dont je viens de parler, & qui me ramènent toujours à l'irritation qui attire les fluides, comme je l'ai expliqué à l'égard des tumeurs inflammatoires (1); & pourquoi n'assigneroit-on pas la même cause aux tumeurs chroniques ? Quoique ces tumeurs soient le plus souvent d'un caractère froid, on ne voit aucune raison pour que l'uniformité de la nature soit violée dans cette circonstance; il est vrai que l'irritation est ici différemment modifiée que dans l'inflammation, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas assez sensible pour que l'ame en ait la perception; mais je ne la crois pas moins capable d'attirer les fluides vers une glande sans cesse stimulée par un délétère qui y est fixé; car enfin, ne peut-on pas comparer la tuméfaction de cette glande aux phénomènes de la végétation ? On ne connoît dans les plantes aucune force d'impulsion capable de pousser les sucs

---

(1) Voyez la première partie de mes recherches sur différens points de physiologie, &c., au chap. de l'Inflammation.

qui doivent développer toutes leurs parties. Chaque glande a donc un principe de force qui attire les fucs ou les absorbe ; & pourquoi ne supposeroit-on pas que le virus vénérien , par exemple , fixé sur une des glandes des aïnes , lui communique , en la stimulant , ce même principe d'action qui attire les fucs dont elle est environnée , & que la tuméfaction de cette glande n'est qu'une espèce de végétation contre nature : peut-on expliquer autrement l'accroissement quelquefois très-rapide de ce cancer à la mamelle , dont j'ai déjà parlé , & qui s'épanouit comme un chou-fleur ? Telles sont également les végétations qui s'élèvent sur certains ulcères.

La plupart des auteurs ont imaginé que la cause prochaine des tumeurs chroniques résidant , suivant leur opinion , dans l'épaississement de la lymphe ; ces auteurs , dis-je , ont imaginé que des substances solides & pesantes , comme le mercure & l'acier , pouvoient détruire les obstacles formés dans les vaisseaux par des fucs épais , en brisant , atténuant les molécules de ces fucs , ou en stimulant les vaisseaux qui les contiennent. On s'est encore occupé à faire des expériences pour découvrir quelque menstrue propre à rendre la fluidité aux liqueurs qui l'auroient perdue. Après avoir extirpé des tumeurs lymphatiques , squirreuses , cancéreuses , on en a tiré les fucs par



expression, par l'ébullition ou par le rissollement ; on a mêlé ces fucs avec les fucs de diverses plantes, d'où l'on a obtenu des résultats d'après lesquels on s'est flatté de fondre certaines tumeurs par le moyen de ces plantes.

Je ne nie point que la lymphe ne soit susceptible de s'épaissir ; mais je crois que les rapports qu'on suppose entre l'épaississement de cette liqueur & la manière d'agir des remèdes qu'on nomme fondans, n'existent point. Au surplus, consultons l'expérience seule capable de nous éclairer sur ce point.

J'ignore si vous savez que les glandes conglobées peuvent s'obstruer, se tuméfier uniquement par sympathie : les exemples suivans vont vous faire connoître cette cause. Un jeune homme avoit joui d'une assez bonne santé, à quelques éruptions cutanées près qu'il avoit eues dans son enfance. A l'âge de dix-sept ans il lui survint une tumeur à la base de la mâchoire inférieure du côté gauche ; cette tumeur acquit, peu - à - peu, le volume d'une grosse noix ; elle étoit mobile, dure & insensible. On crut reconnoître, je ne fais sur quel fondement, le caractère scrophuleux dans cette tumeur ; en conséquence on employa, pendant deux ans, tous les apéritifs & les fondans dont on put s'aviser, mais inutilement. Ce fut à cette époque que le malade

Vint me consulter, d'après la crainte qu'on lui inspira que son mal ne fût l'effet du virus vénérien, parce qu'à l'âge de seize ans il s'étoit exposé à le contracter. Comme il n'en avoit résulté rien d'apparent, je le rassurai de ce côté-là; mais en considérant la position de sa tumeur, je demandai à examiner sa bouche; je lui trouvai une dent cariée à la mâchoire inférieure du même côté: quoique cette dent ne lui eût presque jamais causé de douleur, je le déterminai à la faire arracher; ce qui fut exécuté le même jour. Depuis ce moment, la tumeur se ramollit sensiblement chaque jour, & elle disparut entièrement trois semaines après, sans employer aucun topique.

C'étoit mon maître, M. *Petit*, qui m'avoit appris à être sur mes gardes, par rapport aux dents cariées: voici ce qu'il dit dans son *Traité des Maladies chirurgicales*, touchant les tumeurs des environs des mâchoires: « j'ai vu une infinité » de ces tumeurs que l'on traitoit depuis long- » tems avec des cataplasmes & des emplâtres, » dont j'ai obtenu la guérison en huit ou quinze » jours, en faisant arracher au malade une dent » cariée. Plusieurs de ces tumeurs se sont dissipées, » quoiqu'elles fussent prêtes à se percer; & j'en » ai vu qui étoient en si grand nombre, qu'elles » formoient une espèce de chapelet depuis l'angle » de la mâchoire jusqu'à la clavicule ».

Voici une autre observation analogue à la précédente, bien plus singulière. Un jeune homme avoit passé les remèdes chez moi pour les suites d'une gonorrhée mal traitée, qui lui avoit donné la vérole, & dont il fut bien guéri. Trois ou quatre mois après, il vint me consulter pour une des glandes des aînes qui étoit tuméfiée & assez dure, mais insensible. Je lui demandai d'abord si depuis son traitement, il avoit eu commerce avec quelque femme suspecte; il me répondit que non: en visitant la verge, je n'y trouvai rien qui eût pu donner lieu à cette espèce de bubon. Auroit-il été manqué dans son dernier traitement? Pendant que je faisois cette réflexion, le jeune homme me dit encore qu'il souffroit beaucoup d'un cor qu'il avoit à un des doigts du pied, du même côté que la tumeur: je demandai à le voir; je trouvai que le doigt du milieu étoit plié, sans pouvoir se redresser, par un vice de conformation de naissance, qui étoit commun au même doigt de l'autre pied, & que le cor dont il se plaignoit occupoit la pointe de l'articulation pliée; je jugeai alors que la glande de l'aîne n'étoit tuméfiée que par sympathie. En effet, le malade ayant suivi les conseils que je lui donnai pour appaiser la douleur du cor, la tumeur ne fut pas long-tems sans disparaître d'elle-même.

Enfin, il n'est aucun praticien qui n'ait éprouvé que l'établissement d'un ou de deux cautères aux bras est capable de dissiper en peu de tems, dans un écrouelleux, des tumeurs, qu'aucun remède fondant, employé pendant long tems, soit intérieurement, soit extérieurement, n'avoit pu ébranler.

Il est donc évident que la résolution des tumeurs dont je viens de parler, n'a aucun rapport avec l'épaississement de la lymphe. Pour résoudre celles qui dépendoient d'une dent cariée & du cor au pied, il a suffi de détruire ou de dissiper la cause de l'irritation qui se communiquoit, par la voie des nerfs, à plusieurs glandes, & les tumésoit en y attirant les fluides. Quant aux cautères appliqués dans les occasions dont j'ai parlé, il est aisé de concevoir qu'ils ne peuvent opérer la résolution des tumeurs, qu'en attirant & déplaçant le principe hétérogène qui affectoit les glandes: telle est également la manière dont les purgatifs & autres remèdes un peu actifs, comme les différentes préparations mercurielles, font disparoître souvent les accidens qu'on attribue ordinairement à l'épaississement de la lymphe; effets qu'on a rapportés à une propriété fondante, tandis que c'est l'irritation que ces remèdes excitent dans les parties où ils agissent, qui déplace le délétère du lieu où il

Étoit fixé, & diffipe, par ce moyen, les symptômes qu'il produisoit; révulsion si commune dans les maladies vénériennes, comme vous avez pu le voir par les observations que j'ai rapportées dans la lettre précédente, & auxquelles je reviens.

Il ne me sera pas difficile, Monsieur, de vous convaincre, vous qu'aucun préjugé ne domine encore, que c'est par les loix seules de l'irritabilité, & non par celles de l'hydraulique, qu'on peut expliquer les effets du virus vénérien.

Le premier phénomène qui se présente, est la germination de ce principe hétérogène. La petite-vérole nous fournit un exemple frappant de cette germination; quelques brins de fil, imprégnés de virus variolique, & appliqués sur une plaie récente, communiquent à l'individu la petite-vérole, dont chaque pustule contient environ une goutte de matière purulente, qui a la même propriété de communiquer la même maladie à un autre individu, & successivement à une infinité d'autres: or, c'est ainsi que la matière d'une gonorrhée, ou celle qui découle d'un chancre ou d'un autre ulcère vérolique, peut communiquer de même la maladie vénérienne à mille & mille individus; & c'est par cette germination incompréhensible, que la vérole s'est perpétuée, depuis qu'elle a été apportée en Europe, jusqu'à nos jours.

Personne

Personne n'ignore que lorsque le virus vénérien se fixe dans le canal de l'urètre, & qu'il en résulte une gonorrhée, il ne produit pas nécessairement la vérole; à moins qu'il ne reflue ou qu'il ne soit répercuté intérieurement par quelque cause que ce soit; mais il n'en est pas de même des chancres: voici plusieurs observations de M. *Petit*, qui prouvent que le virus pénètre intérieurement, presque aussi-tôt que les chancres se manifestent.

Ce célèbre Chirurgien raconte que dans sa jeunesse, étant dans l'hôpital de Lille en Flandre, sous M. *Corbis*, Chirurgien-major dudit hôpital, il fut chargé de panser un soldat attaqué de plusieurs chancres, occupant toute la circonférence du prépuce, accompagnés d'inflammation & du gonflement de toute la verge. M. *Corbis* lui ordonna de saigner le malade, & d'appliquer sur la verge des cataplasmes émolliens. Quatre saignées faites en deux jours, & ces cataplasmes appaisèrent l'inflammation; & quoiqu'il n'y eût plus de difficulté à découvrir le gland, M. *Corbis* jugea à propos de couper tout le bout du prépuce affecté par les chancres. Cette méthode parut nouvelle à M. *Petit*; il en demanda la raison: M. *Corbis* lui répondit qu'en emportant ainsi le bout du prépuce, il faisoit, d'un seul coup, deux choses utiles; la première étoit qu'il

raccourcissoit le prépuce que le malade avoit beaucoup trop long , puisque dans l'érection le gland ne se découvroit presque point ; & la seconde , qu'il regardoit comme la principale , étoit qu'il emportoit les chancres , & que par-là il croyoit éviter de passer le malade par les remèdes , puisque n'ayant contracté ces chancres que depuis cinq jours , le virus n'avoit pas encore infecté la masse du sang. Après l'opération , le malade n'eut aucun symptome ; la guérison fut prompte ; il sortit de l'hôpital , & M. *Petit* n'en eut depuis aucune nouvelle. Il avoit trop de confiance en ce que disoit M. *Corbis* , pour douter de la guérison complete de ce malade ; aussi , pendant deux automnes & deux printems qu'il travailla à l'hôpital de Lille , où l'on traitoit beaucoup de maladies vénériennes , il eut occasion de faire plusieurs semblables opérations ; & comme les malades sortoient de l'hôpital après la guérison du vice local , & qu'il ne les revoyoit plus , il étoit persuadé qu'ils étoient radicalement guéris.

Mais , quelque tems après , étant entré Aided-major dans l'hôpital de Tournai , il eut occasion de pratiquer la même opération à un soldat de la garnison : ce soldat avoit un chancre sur le bord de l'extrémité du prépuce , qui étoit extrêmement long & retréci. M. *Petit* fit l'extirpation du chancre , & emporta une portion du

prépuce ; au bout d'un mois le malade fut guéri en apparence ; mais peu de jours après il vint trouver M. *Petit* , ayant tout le corps , & particulièrement la tête , couverts de pustules véroliques , qui furent guéries par les frictions.

Plusieurs années après , on confia aux soins de M. *Petit* , une jeune fille qui avoit été violée : elle avoit , de naissance , une des nymphes plus longue d'un travers de doigt qu'elle ne devoit l'être : cette nymphe étoit bordée de cinq ou six boutons chancreux , de la grosseur de la tête d'une épingle ; qui , le quatrième jour , s'ulcérèrent , & furent autant de chancres. M. *Petit* fit l'amputation de l'excédent de cette nymphe avec les chancres , & la guérison fut prompte. Si la méthode devoit réussir , c'étoit , sans doute dans ce cas ; il s'agissoit de chancres causés par un seul attouchement impur des plus récents ; cependant l'événement ne la justifia pas : cette fille eut , deux mois après , des pustules véroliques , qu'on fut obligé de traiter par les frictions ; enfin , M. *Petit* étant convaincu , par une plus longue expérience , de l'infidélité de cette méthode , il l'abandonna absolument.

Lorsque le virus a pénétré intérieurement , & qu'il en est résulté ce qu'on nomme *la vérole* , il faut distinguer si c'est aux chancres , ou à une gonorrhée , que l'infection intérieure a succédé :



dans le premier cas , le virus semble avoir con-  
 servé toute son énergie ; l'inflammation accom-  
 pagne ordinairement les premiers accidens qu'il  
 produit , & les symptômes de la maladie ont le  
 vrai caractère vénérien : ce sont presque toujours  
 des pustules en différentes parties du corps , &  
 sur-tout au front & à la poitrine , ou des ul-  
 cères à la gorge , avec carie aux os voisins , ou  
 des exostoses , ou des douleurs dans les membres ,  
 que la chaleur du lit rend plus vives , &c. Mais  
 lorsque la vérole a succédé à une gonorrhée ,  
 la maladie est plus chronique ; il est très-rare  
 qu'elle soit caractérisée par les mêmes accidens ,  
 que lorsqu'elle succède aux chancres ; en un mot ,  
 les effets que le virus produit sont , en général ,  
 plus étrangers à la vérole. Il est donc évident  
 que ce principe hétérogène reçoit , dans la  
 gonorrhée , une modification particulière , qui  
 le rend moins actif , & qui change ses affinités  
 avec les parties qui sont le plus communément  
 affectées dans l'autre circonstance.

Mais , dans la vérole qui succède aux chancres ,  
 l'état inflammatoire n'a qu'un tems : en suppo-  
 sant , par exemple , qu'à force de remèdes pallia-  
 tifs , on ait dissipé les premiers accidens de la  
 maladie , en déplaçant le virus qui exerçoit ses  
 ravages dans les parties affectées ; alors la ma-  
 ladie , d'aiguë qu'elle étoit , devient chronique :

Or, c'est dans cet état le plus commun, & où les vrais signes diagnostics sont souvent le plus difficiles à saisir; c'est dans cet état, dis-je, que je vais la considérer.

Le virus vénérien peut bien se mêler avec le sang ou la lymphe; mais altère-t-il ces liqueurs au point de déranger la santé? Je ne le crois pas: la plus grande partie des symptômes de la vérole dépend bien plus évidemment de l'action que ce principe hétérogène exerce sur les solides: vous avez vu dans les seconde, troisième & quatrième observations, rapportées dans la lettre précédente, des exemples de métastase, où il est évident que le virus peut être transporté en différentes parties du corps, sans avoir aucun rapport avec le sang ou la lymphe, & qu'il n'agit que sur les solides sensibles & irritables, puisque, dans la seconde observation sur-tout, il produisit, dans le pharynx, la même constriction qu'il causoit auparavant dans le canal de l'urètre.

Il est donc naturel de penser, ai-je dit dans mes recherches, &c. déjà citées, que les principes hétérogènes, les délétères sont séparés le plus souvent de la masse des fluides, lorsqu'ils produisent des effets pernicieux sur nos solides. Il répugne, en effet, de se représenter une humeur morbifique confondue avec le sang ou la lymphe, sur-tout lorsqu'elle attaque quelque partie ou

quelque viscère particulier ; mais en considérant cette même humeur sous la forme d'émanations gazeuses , qui peuvent parcourir toute l'étendue du tissu cellulaire ou les interstices des parties , on conçoit aisément que cette humeur peut se transporter d'une extrémité du corps à l'autre , sans se mêler avec le sang ou la lymphe ; qu'elle a la liberté de se fixer sur un organe , sans qu'aucun autre en soit affecté ; qu'elle peut être attirée de l'extérieur du corps dans l'intérieur , & de l'intérieur à l'extérieur , sans passer par les voies générales de la circulation ; on conçoit enfin , que ce n'est que parce qu'elle est ainsi séparée de la masse des fluides , qu'elle peut être évacuée complètement , & en peu de tems , comme cela arrive dans les crises qui terminent les maladies.

Telle est la cachexie vénérienne , suivant la manière de voir de M. *Bordeu*. Considérons , sous ce point de vue , la septième observation ou la lettre de ce Médecin , qui me consultoit sur la maladie d'une dame. Vous vous rappellerez , Monsieur , que le mari de cette dame lui avoit communiqué , dans le commencement de son mariage , une gonorrhée accompagnée de cuissans , de gonflement aux parties naturelles , & de rétention d'urine ; la matière de l'écoulement étoit jaune & fétide. La malade resta long-tems dans

têt état ; le visage fut ensuite parsemé de rougeurs & de boutons ; enfin , il résulta une affection hystérique , dont la malade étoit tourmentée nuit & jour.

On ne pouvoit point méconnoître le virus syphillitique dans cette maladie ; il y avoit une chaîne de symptomes qui tenoit évidemment aux premiers tems de la cohabitation de cette dame avec son mari affecté de ce virus. Elle n'éprouva , pendant long-tems , que les accidens de la gonorrhée ; accidens qui furent palliés , de tems en tems , par les adoucissans qu'on lui administroit ; mais cette gonorrhée subsistant toujours , les parties qui en étoient le siège devinrent un foyer , d'où il s'éleva des émanations virulentes , qui se répandirent dans différentes parties du corps : une portion de ces émanations se fixa d'abord sur le visage , & produisit les rougeurs & les boutons dont cette partie étoit parsemée ; & ensuite d'autres émanations , de la même espèce , affectèrent particulièrement les nerfs , sur tout ceux des parties précordiales : de-là tous les symptomes de l'affection hystérique.

Voilà , en deux mots , Monsieur , comme je considère la manière d'agir du virus dans la plupart des véroles chroniques : les miasmes de ce virus peuvent affecter , comme une infinité d'autres causes , différentes parties du corps.

suivant les diverses affinités que sa modification particulière lui donne avec ces parties, ou, si l'on veut, suivant la disposition que le tempérament, ou la manière de vivre, ou quelque autre cause, fait contracter à chaque individu : ainsi, on peut concevoir que la plupart des maladies chroniques peuvent dépendre du virus vénérien ; dans les uns, il affectera la poitrine de diverses manières ; dans les autres, quelque viscère du bas-ventre, ou bien la tête, ou quelque autre partie : de-là l'asthme, la phthisie pulmonaire, l'obstruction du foie, de la rate, l'hydropisie, l'affection hypocondriaque, les étourdissemens, l'épilepsie, la paralysie, &c. Voici un exemple singulier de cette dernière maladie : cette observation est rapportée dans mon Traité des maladies vénériennes : lorsque je l'écrivois, la personne vivoit encore ; mais aujourd'hui elle est morte, & c'est la cause de cette mort qui fait que je rappelle ici cette observation.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, que je connoissois particulièrement, m'amena un de ses amis qui venoit de gagner un chancre ; quoiqu'il ne fût pas bien considérable, je dis au malade que ce chancre, quelque léger qu'il fût en apparence, le conduiroit nécessairement à la vérole ; qu'il falloit commencer par dissiper ce symptome primitif, ce qui ne seroit pas bien

difficile ; mais qu'ensuite il seroit obligé , tôt ou tard , de passer par les remèdes. L'homme de quarante-cinq ans fut scandalisé de ma décision ; & pour me prouver que mon pronostic étoit du moins hasardé , il me dit qu'il avoit eu lui-même , il y avoit plus de vingt ans , des chancres & un bubon , qu'on avoit fait disparoître par des moyens très-simples , sans le déranger de ses affaires , & que depuis il avoit toujours joui d'une santé robuste ; à quelques échauffemens près , qu'il avoit au visage depuis près de dix ans , & qu'il attribuoit à des peines & des chagrins qu'il avoit eus dans ce tems-là : en effet , cet homme avoit le visage couvert de rougeurs & de boutons pustuleux , qui augmentoient ou diminuoient , suivant qu'il étoit plus ou moins échauffé ; sur quoi je lui dis que je craignois bien pour lui que son exemple ne fût une confirmation du jugement que je portois sur l'accident de son ami , c'est-à-dire , que ses rougeurs & ses boutons , qu'il attribuoit à une cause morale , pouvoient bien dépendre du virus vénérien ; mais il fut bien éloigné de me croire.

Quelque tems après , ce même homme m'envoya chercher , pour me consulter sur un accident singulier qui lui étoit arrivé la veille. Étant à s'amuser avec une fille , il entendit du bruit dans une chambre voisine : la crainte d'être

surpris, le fit retirer avec précipitation, au moment où l'éjaculation étoit prête à se faire : il fut, dès l'instant, saisi d'un tremblement universel ; il fut obligé de s'asseoir, & perdit presque entièrement connoissance. Étant revenu à lui, il fut d'autant plus effrayé, qu'il éprouva une stupeur dans tout le côté gauche du corps ; la peau étoit comme insensible, les muscles ne participoient point à cette espèce de paralysie ; il se tenoit debout, il marchoit, sa bouche n'étoit point contournée, sa langue jouissoit de tous ses mouvemens ; mais le tact, dans toute l'étendue de la peau du côté gauche, étoit obtus & très-affoibli ; de sorte qu'il prenoit bien, avec sa main gauche, un corps quelconque ; mais, à la moindre distraction, ce corps lui échappoit, parce que le sentiment du tact ne l'avertissoit point de le serrer constamment. Cet état diminua peu-à-peu, par les remèdes qu'un habile Médecin lui conseilla. Quant à moi, je ne lui dis rien du rapport que cet accident pouvoit avoir avec le virus vénérien, parce que ce rapport n'étoit pas assez évident pour porter un jugement certain à cet égard : mais la suite a bien fait voir qu'il auroit fait sagement de passer par les remèdes ; car deux ou trois ans après, les boutons de son visage ayant disparu, il fut attaqué d'une vraie paralysie du même côté gauche. Je ne fus point

appelé dans cette circonstance : on m'a dit seulement, qu'après avoir pris beaucoup de remèdes, sans succès, pendant cinq ou six mois, il est mort subitement d'une attaque d'apoplexie. Je suis persuadé que si, au commencement de sa paralysie, on lui avoit administré le traitement que j'avois jugé lui convenir, il seroit encore en vie.

Ce qui contribue à la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître la vérole, c'est le long espace de tems que le virus peut exister dans le corps sans altérer la santé : vous avez vu, dans la cinquième observation, qu'un jeune homme n'a éprouvé aucune sorte d'incommodité pendant deux ans, quoique l'écoulement de sa gonorrhée eût été supprimé par le sublimé corrosif. Cela arrive très-communément, lorsque les palliatifs ont dissipé les accidens apparens de la vérole : ces malades paroissent jouir d'une bonne santé pendant un nombre plus ou moins considérable d'années, parce que le virus, qui n'existe pas moins dans eux, a été modifié par ces remèdes, de manière qu'il manque d'énergie pour déranger la moindre fonction : mais, tôt ou tard, son véritable caractère renaît & se fortifie, & alors les accidens reparoissent. Encore ! si c'étoient les mêmes qui avoient disparu, on ne méconnoitroit point la maladie ; mais il arrive, le plus souvent, qu'il survient des symptomes



qu'on croit étrangers à la vérole, ce qui couvre le mal d'un voile qui exclut le seul remède capable de le guérir.

Un homme d'environ quarante ans, me consulta pour une ophtalmie qu'il avoit à l'œil droit; le globe de cet œil étoit gonflé, rouge, & rendoit beaucoup de matière puriforme par plusieurs petits ulcères, qui s'étoient formés dans divers points de sa circonférence. Il ne fut point question, dans cette consultation, de vice vénérien; mais quelque tems après, son mal ayant augmenté, il m'appella de nouveau, & je trouvai non-seulement que le globe de l'œil étoit en plus mauvais état, mais encore que l'os, qui forme l'orbite, étoit gonflé du côté du sourcil. Ce nouveau symptome me fit faire de nouvelles réflexions: je demandai au malade s'il avoit eu quelque maladie vénérienne; il me dit qu'il y avoit quinze ans qu'il avoit eu un chancre & un bubon, qu'on avoit traité avec le sublimé corrosif; qu'il avoit eu aussi plusieurs gonorrhées, qu'il croyoit avoir été traitées suivant les règles de l'art, & que depuis il avoit éprouvé différentes incommodités, mais dans lesquelles on n'avoit jamais reconnu le caractère syphillitique. Je ne pensai pas de même; ma conclusion fut que son ophtalmie étoit vénérienne, & qu'il devoit passer par les remèdes. Il y a environ

six mois que je lui parlai ainsi, sans le persuader : il a vu depuis plusieurs Médecins & Chirurgiens, qui l'ont sans doute détournés de suivre mon conseil. On lui a administré beaucoup de remèdes, qui l'ont extrêmement affoibli, mais qui ne l'ont point guéri.

C'étoit donc le gonflement de l'os qui me fit ouvrir les yeux sur le caractère de cette ophtalmie : mais indépendamment de ce symptôme, & d'autres semblables, qui dépendent plus souvent du virus vénérien que de toute autre cause, dans une maladie grave, & qui résiste depuis très-long-tems aux remèdes les mieux indiqués, un simple soupçon de vérole doit déterminer à employer le spécifique de cette maladie, d'autant plus qu'on peut diriger ce traitement de manière que s'il ne guérit point ce malade, il est incapable d'aggraver le mal, comme vous en jugerez par la lettre que je vous écrirai au premier jour.

Je suis, &c.



## L E T T R E V.

*La manière dont le virus vénérien est détruit dans la personne qui en est affectée.*

**S**I jamais on a observé une véritable crise ; telle que *Hippocrate* la desiroit dans les maladies qui en sont susceptibles ; crise qui est précédée par une vraie coction, & qui arrive un jour fixe ; si jamais, dis-je, on a observé une pareille crise, c'est dans la méthode que je suis pour le traitement de la vérole. Quoique j'aie décrit cette méthode dans mon *Traité des maladies vénériennes* avec beaucoup d'exactitude, je me suis apperçu, Monsieur, que vous n'en avez point une juste idée. Sans doute que je n'ai pas assez fixé l'attention du lecteur sur les pouvoirs respectifs de la nature & de l'art dans cette circonstance ; c'est donc pour réparer ma faute que je vais vous présenter cet objet sous un nouveau point de vue : je commence par vous communiquer un mémoire à consulter, que j'ai reçu il y a quelque tems, & la réponse que j'ai faite à ce mémoire, où vous verrez en quoi consiste la crise dont il sera question dans cette lettre.

*Mémoire à consulter ; par un Chirurgien  
de Liège.*

La malade, âgée de trente ans, étoit d'un caractère vif, enjoué, & du meilleur tempérament, lorsque son mari, qui a eu différentes maladies vénériennes, lui communiqua une gonorrhée il y a environ trois ans. La malade resta quelque tems sans se plaindre ; mais, à la fin, elle consulta son Médecin, qui lui cacha avec soin le genre & la cause de sa maladie ; par conséquent elle ne s'affujettit point au régime qui lui auroit convenu dans ce cas ; aussi, loin de guérir, les accidens augmentèrent, & par succession de tems, il en survint de nouveaux, tels que des crêtes & des rhagades autour de l'anus, des ulcères à la gorge, &c. Le Médecin lui administra alors le sublimé corrosif, en la laissant toujours dans l'ignorance sur le principe de son mal : elle prit ce remède assez long-tems, mais très-irrégulièrement, & sans observer aucun régime ; elle buvoit, mangeoit, fortoit, & vaquoit à ses affaires comme à son ordinaire : un jour elle crut avoir gagné du froid à une oreille, & devint sourde de ce côté ; peu de jours après le même accident arriva à l'autre oreille,

de sorte qu'elle fut absolument sourde, quoiqu'elle continuât toujours l'usage du sublimé.

Cependant, à la longue, les crêtes & les rhagades se dissipèrent, les ulcères à la gorge diminuèrent considérablement : la malade, extrêmement affoiblie, quitta alors le sublimé ; on lui fit prendre les eaux de *Spa*, qui lui rendirent de l'appétit & un peu de force ; l'ouïe fut rétablie d'un côté pendant quelques jours ; mais enfin, ce bien-être apparent ne fut pas de longue durée ; l'écoulement de la gonorrhée devint plus abondant ; la malade éprouva des ardeurs d'urine ; la gorge s'affecta davantage, des pustules sèches & plates survinrent, & lui couvrirent bientôt tout le corps. C'est dans cet état que je la vis, pour la première fois, au mois de Juillet dernier, deux ans après l'apparition de la gonorrhée : outre les symptômes ci-dessus, je trouvai la malade émaciée au dernier point, avec des douleurs de tête excessives, & presque continuelles, des insomnies, des douleurs vagues, une surdité complète, avec une grande sécheresse dans les deux oreilles.

Le récit que me fit le Médecin, tel que je l'ai rapporté, & l'examen de la malade que j'avois sous les yeux, me firent juger que tous les accidens étoient produits par le virus vénérien, qu'on avoit combattu infructueusement par un remède  
trop

trop infidèle : d'après ce jugement , les parens se déterminèrent à me laisser administrer à la malade le seul traitement que je croyois convenable.

Elle fut purgée ; elle prit vingt-quatre ou vingt-cinq bains ; elle fut saignée ensuite , & purgée une seconde fois , & reçut immédiatement après les frictions , suivant la méthode que vous prescrivez dans la dernière édition de votre Ouvrage. Peut-être usai-je de trop de ménagement sur la quantité de pommade dans chaque friction : étant éloigné de la malade , je ne pouvois la voir que de deux ou trois jours l'un , ce qui me rendoit plus circonspect sur la dose de l'onguent : d'ailleurs elle avoit , dans ce tems , le système nerveux extrêmement sensible ; elle supporta cependant les remèdes & le régime avec beaucoup de courage & de fermeté ; aussi , eûmes-nous la satisfaction de voir tous les symptômes se dissiper , pour ainsi dire , à vue d'œil , excepté la surdité , qui , ayant disparu d'une oreille pendant huit ou dix jours vers la fin des préparations , est revenue à la troisième friction , tems où le mercure commençoit à se porter à la bouche , & que je crus devoir ménager , par rapport à l'état de foiblesse de la malade : la salivation fut donc très-légère.

Le traitement fini , il ne restoit que quelques

taches safranées autour du cou, & une assez large sur la joue : néanmoins ces taches se dissipèrent bientôt dans la convalescence, qui fut assez prompte. La malade reprit de l'embonpoint, de la gaieté & des forces ; une surdité totale étoit le seul accident qui lui restoit : en vain j'espérai que cette incommodité se dissiperoit ; je fis faire, sans succès, différentes injections, & des fumigations, au moyen d'un entonnoir : une large emplâtre de vésicatoire, appliquée à la nuque, ne produisit pas plus d'effet. Je dis alors que la cure étoit manquée, & je conseillai à la malade de passer l'hiver avant de rien entreprendre ; elle y consentit : cependant un de ses parens, étant à Paris, alla consulter M. *Forges*, qu'on dit avoir beaucoup de connoissances sur les maladies des oreilles : on recommença les fumigations avec son cornet fumigatoire ; on suivit scrupuleusement ses ordonnances, qu'on a continuées pendant plus de quinze jours, sans obtenir le moindre avantage, ni aucun soulagement.

Peut-on douter que cette surdité, qui afflige infiniment la malade, n'ait été produite par le virus vénérien ? Et ne doit-on pas croire que le mercure donné en friction, ayant été administré avec trop de ménagement, n'a pu détruire tout-à-fait la cause du mal dans cette partie, tandis

que tous les autres symptomes se sont dissipés dans les premiers quinze jours du traitement ? Car, il faut observer que l'organe de l'ouïe n'est point détruit ; il n'y a jamais eu ni douleur, ni inflammation, ni suppuration dans les oreilles ; une grande sécheresse & un défaut de cérumen est tout ce que j'ai pu remarquer.

La malade vient encore de m'écrire que, malgré l'air de santé, & l'embonpoint qu'elle a, elle éprouve toujours une grande foiblesse de tête & des jambes, ce qui fait qu'elle ne peut se tenir ferme étant debout, ni marcher d'un pas assuré : elle dit qu'elle a, de tems en tems, des accès de migraine, qu'elle a des fleurs blanches très-abondantes, qu'elle est sujette aux maux de reins ; que par fois ses urines sont rouges & brûlantes ; que les douleurs de rhumatisme qu'elle a eues pendant l'hiver occupoient particulièrement le derrière de la tête, le cou & une oreille, & qu'elle y sent encore par fois des élancemens : d'ailleurs, qu'elle ne ressent pas la moindre chose à la gorge, que le sommeil & l'appétit sont bons, &c.

*Signé,* DEHOUSSE.

Le consultant me disoit encore, dans une lettre particulière, que deux Médecins consultés, l'un de Nanci, & l'autre d'une ville d'Allemagne,



étoient d'avis que le virus n'a pas été entièrement détruit dans la maladie ; mais l'un & l'autre préféroient l'usage de la panacée mercurielle , à petites doses , aux frictions , pour lesquelles cependant la malade n'avoit aucune répugnance. Ce fera vous , Monsieur , ajoutoit-il , qui nous déterminerez à recommencer le traitement par les frictions , si vous le jugez à propos , ou à suivre telle autre méthode que vous trouverez plus convenable pour le bien de la malade.

*R É P O N S E.*

Rien n'est mieux vu , Monsieur , ni plus juste ; que ce que vous dites sur la nature de la maladie de Madame , sur l'infidélité des remèdes qu'on lui administra dans le commencement , sur la cause de l'insuffisance du traitement que vous lui avez fait subir , & sur la nécessité de recommencer ce même traitement , qui est le seul qui lui convient : ce ne sera donc que sur la manière dont il doit être conduit que ma consultation portera.

Vous savez que dans ce traitement , mon objet n'est point de déterminer la salivation , ni de l'éviter : je ne donne jamais les premières frictions que de deux gros d'onguent pour les cas ordinaires , ou d'un gros & demi à ceux qui ont un tempérament délicat , & aux femmes

fur-tout. Qu'avec cette dose d'onguent la salivation se déclare, ou que le remède détermine d'autres évacuations, pourvu que les mouvemens qu'il excite soient doux & modérés, cela est égal pour le succès du traitement. Puisque vous avez la quatrième édition de mon Ouvrage, vous connoissez la prudence avec laquelle il faut administrer les frictions dans ce premier période du traitement. Revoyez sur-tout l'observation XXII, page 496 : mais je dois vous avertir que dans cette observation, comme dans tout le cours de l'ouvrage, j'ai donné une fausse idée de la crise qui détruit le principe de la maladie, en la faisant consister dans les évacuations que le mercure détermine dans le premier période du traitement : la véritable crise arrive plus tard, comme vous allez le voir.

Vous n'ignorez point qu'après la troisième ou la quatrième friction, je prescris deux lavemens d'eau simple par jour. J'ai toujours observé que les matières que ces lavemens entraînent journellement sont brunes, c'est-à-dire, dans un état de crudité; mais il ne manque jamais d'arriver que le dixième jour de la salivation, si elle a eu lieu, ou bien le dix-septième de la première friction, ce qui revient au même pour la mesure du tems, il arrive, dis-je, constamment, que les matières des selles, soit qu'elles sortent spon-

tanément , soit qu'elles ne s'évacuent qu'à la faveur des lavemens, deviennent jaunes & cuites, & que le malade éprouve, dans les entrailles, des mouvemens qu'il ne sentoît point auparavant, de sorte que si la salivation a eu lieu, la salive, d'épaisse & gluante qu'elle étoit auparavant, devient blanche & mousseuse, en diminuant sensiblement de quantité, & la bouche se guérit très-prompement : or, c'est cette indication de la nature qu'il faut saisir pour purger le malade, lui ayant donné la veille, au soir, une friction, & ensuite, alternativement de deux jours en deux jours, une friction & une Médecine, jusqu'au nombre de quatre, ce qui conduit jusqu'au vingt-cinquième jour de la première friction, & termine le traitement.

Voilà, Monsieur, la véritable crise qui guérit la vérole : vous jugez bien avec quels soins il faut conduire le malade, pour éviter tout ce qui peut la déranger. C'est dans cette vue que je fais exactement garder la chambre à mes malades ; que je les réduis à deux potages & deux bouillons par jour, s'ils ne salivent point, & au bouillon seul, si le flux de bouche est établi ; que je ne leur prescris, pour boisson, qu'une tisane de chiendent & de réglisse, pour éviter tout remède capable de déterminer le mercure à agir plutôt d'un côté que de l'autre. Ainsi, Monsieur, par

toutes ces raisons, vous devez concevoir que, pour peu qu'on s'écarte des règles que je prescric, tout est manqué; par conséquent, il faut que la malade dont vous avez la confiance soit à portée que vous la voyiez tous les jours, & même plusieurs fois par jour. Vous risqueriez tout, en la traitant autrement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé*, F A B R E.

Voilà donc, Monsieur, cette crise opérée par le mercure donné en friction, & dont M. *Peyrilhe* n'a aucune idée. M. *Petit* croyoit que le virus étoit expulsé du corps par les évacuations que le mercure détermine dans le premier période du traitement, soit par la salivation, soit par les selles, ou par les urines, ou la transpiration; mais il n'avoit pas moins saisi l'indication qui se présente le dix-septième jour de la première friction, pour purger le malade quatre fois consécutivement, de deux jours l'un. C'est dans le même point de vue que j'ai décrit cette méthode dans mon *Traité*; ce n'est que depuis quelque tems, qu'en réfléchissant sur la marche de la nature dans ce traitement, j'ai fixé plus particulièrement mon attention sur cette coction remarquable, qui se montre constamment à un

jour fixe, & qui est suivie de plusieurs phénomènes, dans lesquels on reconnoît le caractère d'une véritable crise, comme vous en jugerez par la suite de cette lettre.

M. *Peyrilhe* n'est pas le premier qui se soit récrié sur une crise opérée par le mercure; M. *Mittié* avoit déjà attaqué ma doctrine sur ce point: je vais me servir d'une partie de la réponse que je fis, dans le tems, à ce Médecin, pour vous éclairer sur cet objet important, en rectifiant toutefois mes premières idées, relativement à la coction dont je viens de parler.

« Si la cause, disoit M. *Mittié*, qui produit  
 » la crise, est la matière morbifique; si les ma-  
 » ladies aiguës seules sont sujettes aux crises,  
 » du moins sensibles, & se terminent ordinaire-  
 » ment par-là; si les ressorts que la matière  
 » morbifique met en jeu sont le *vis vita*, par  
 » lequel on entend ce principe de vie qui est  
 » en nous, lequel, tendant toujours à la con-  
 » servation de notre être, lorsqu'il est menacé  
 » d'une destruction prochaine, fait que, par une  
 » suite de l'action & de la réaction des solides  
 » & des fluides, ce vice destructeur se trouve  
 » dompté, dénaturé, assimilé à nos humeurs; si  
 » l'humeur viciée, ainsi préparée, surcharge la  
 » nature, qui s'en débarrasse, pour l'ordinaire,  
 » en établissant des évacuations par la voie la

» plus convenable ; si la crise , qui est une opé-  
 » ration de la nature , que l'art trouble plus  
 » souvent qu'il ne la seconde , & qu'il n'a jamais  
 » produite seul , a des indices , une marche ré-  
 » gulière , & demande un certain tems pour  
 » s'effectuer ; si le changement , qui s'opère dans  
 » l'état du malade , est un effet de la crise , par  
 » laquelle la nature succombe ou triomphe ; si  
 » tout cela réuni caractérise une véritable crise ,  
 » la salivation ne présente rien de pareil qui puisse  
 » la faire passer pour une crise ».

Rien n'est plus juste que ce raisonnement ,  
 par rapport aux crises dans les maladies aiguës :  
 M. *Mittié* a encore raison de regarder la vérole  
 comme une maladie chronique ; car , excepté  
 dans quelques cas particuliers , où elle est accom-  
 pagnée de fièvre & d'inflammation , dans tous  
 les autres elle a un caractère froid , & une marche  
 lente ; mais il se trompe , lorsqu'il pense qu'une  
 pareille maladie n'est point susceptible de crise :  
 voici comme ceux qui ont observé la nature au  
 lit des malades , se sont expliqués là-dessus.

« Il est certain , dit M. *Bordeu* (1) , que toute  
 » affection , soit aiguë , soit chronique , qui se  
 » guérit bien , ou selon le vœu de la nature ,  
 » finit toujours par quelque évacuation. Les

---

(1) Recherches sur les maladies chroniques.

» plus célèbres des Anciens donnoient, à cette  
 » évacuation, le nom de *crise* ou de *solu-*  
 » *tion*, & celui d'*appareil critique* à la fièvre qui  
 » la prépare.... Dans toutes les maladies, où  
 » l'effort critique est assez considérable, la crise  
 » est sensible, & elle est insensible, quand  
 » l'effort est lent & peu vif.... Nous remar-  
 » quons que dans ce cas, le mot *excrétion* est  
 » moins ambigu que celui de *crise*, qui grossit  
 » trop l'idée figurée & systématique du combat  
 » que la nature livre à la maladie....

» Toute crise, ainsi que toute excrétion,  
 » suppose une préparation des humeurs, laquelle  
 » est l'ouvrage de la vie dans les deux cas; &  
 » comme tout organe excrétoire, dans l'état  
 » naturel, s'érige, & est aidé par l'action des  
 » autres organes, avant & pendant l'évacuation,  
 » de même dans les crises parfaites, qui s'opèrent  
 » dans les mêmes organes que les excrétions,  
 » toutes les parties du corps y conspirent avec  
 » l'organe qui est en travail.... La plupart des  
 » excrétions ou sécrétions s'achèvent dans l'es-  
 » pace de vingt-quatre heures; les crises ont  
 » aussi leur tems, & peut-être leurs jours &  
 » leurs heures....

» La crise, pour être entière & parfaite,  
 » doit s'accomplir, comme l'excrétion, dans un  
 » tems déterminé, avec aisance, & avec tous

» les autres caractères louables qui lui appar-  
 » tiennent , de manière que le corps reste en état  
 » de bien faire ses fonctions : mais rien ne nuit  
 » tant au travail des excrétions & des crises ,  
 » qu'une irritation trop vive excitée par une  
 » cause quelconque. . . .

» L'art guérit les maladies, en préparant, &  
 » en excitant la crise, soit qu'il procure l'augmen-  
 » tation de la fièvre, ou d'autres mouvemens  
 » qui en tiennent lieu ( augmentation qu'on  
 » peut appeller appareil critique artificiel ), soit  
 » qu'il détermine quelque excrétion lente. . . .

» Enfin, ce qui a été dit, ajoute M. *Bordeu*,  
 » fait comprendre la ressemblance qu'il y a entre  
 » une maladie aiguë & une maladie chronique,  
 » puisque la différence de leur forme & de leur  
 » marche ne change rien à leur essence, suivant  
 » laquelle elles font toutes un effort excrétoire,  
 » terminable par une évacuation, si le malade  
 » ne meurt pas ».

C'est d'après l'autorité de ceux qui prennent  
 ainsi la nature pour guide, que j'ai conçu que  
 l'action du mercure, dans les maladies véné-  
 riennes, devoit imiter la marche que la nature  
 suit dans les maladies en général, où il y a un  
 principe morbifique à expulser, c'est-à-dire, que  
 ce minéral devoit déterminer une crise, par  
 laquelle le virus fût rejeté au dehors.



Je ne suis pas le premier qui ait eu l'idée d'une crise artificielle opérée par un remède : vous venez de voir que M. *Bordeu* pensoit de même. *Ambroise Paré* a dit aussi, en parlant des effets du mercure dans la vérole : « par art & » médicamens se procure une crise, au moyen » de laquelle nature aidée & dominatrice, expelle & chasse le venin par les évacuations » susdites, de sorte qu'étant la crise parfaite, » il s'enfuit vraie & entière guérison ».

*Barker*, dans son essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, observe que dans le climat où *Hippocrate* exerçoit la Médecine, il n'étoit pas extraordinaire de voir une fièvre tierce finir par une crise régulière, en quatorze jours, c'est-à-dire, après le septième accès; mais que nos fièvres intermittentes sont plus irrégulières & de plus longue durée, ce qui nous met dans la nécessité de procurer une crise artificielle par le quinquina, comme l'a observé le Chevalier *Floyer*, savant & judicieux Médecin, & admirateur zélé des Anciens. « Quel- » que nouvelle, ajoute *Barker*, que paroisse à » bien des gens cette opinion, d'opérer une crise » artificielle par le quinquina, je crois cependant » qu'on peut s'y tenir comme à une conjecture » probable, jusqu'à ce qu'on puisse donner des » raisons plus satisfaisantes de l'opération de

» ce spécifique ; car , le quinquina n'agit pas ;  
 » comme on le suppose ordinairement , en chan-  
 » geant la qualité de la matière morbifique , ou  
 » en la corrigeant , mais en la faisant sortir du  
 » corps ».

J'ai donc pu appliquer cette doctrine à la manière d'agir du mercure dans les maladies vénériennes. Mais , pourquoi l'espèce de crise qu'il procure ne produit-elle un effet salutaire que dans la vérole ? Pourquoi ne détruit-elle pas tant d'autres levains morbifiques , qui sont le principe d'un grand nombre de maladies chroniques ? C'est un mystère qu'on ne dévoilera jamais par le moyen de la Chymie , & encore moins par les loix de l'hydraulique : ignorant la nature du virus vénérien , & les modifications que les globules mercuriels peuvent acquérir dans le corps , on ne sauroit connoître les rapports qu'ils peuvent avoir ensemble : mais si jamais on peut se former une juste idée d'un vrai spécifique , n'est-ce pas par cette manière d'agir du mercure ?

Je ne soupçonne point MM. *Mittié & Peyrilhe* d'avoir manqué de bonne-foi dans la description qu'ils ont faite des dangers qu'ils prétendent résulter constamment du mercure donné en friction : vraisemblablement ils ne l'ont vu administrer de cette manière , que par des gens dont

l'impéritie a pu donner lieu à des accidens graves , ou peut-être se font-ils contentés de copier ce qu'en ont dit des Charlatans , qui avoient intérêt de décrier la méthode des frictions , pour faire valoir des remèdes dont ils cachoient la composition. Voici comme celui qui a préconisé le fyrop du sieur *Velnoz*, s'exprime à ce sujet.

« La méthode des frictions, dit-il, & toutes  
 » celles qui ont le mercure pour mobile, ont  
 » des accidens qui en sont inséparables; les glandes  
 » salivaires se gonflent, la langue grossit & sort  
 » de la bouche; la respiration & la déglutition  
 » deviennent difficiles; la fièvre survient, le  
 » délire succède, ainsi que l'affoupissement, la  
 » léthargie, & quelquefois la mort. Si le malade  
 » a la poitrine foible, s'il est sujet à la toux,  
 » au crachement de sang, ces maux augmentent:  
 » est-il sujet aux vapeurs, attaqué de la goutte,  
 » il en fera plus tourmenté pendant le traite-  
 » ment; la violence des douleurs produira la  
 » fièvre, & elle peut avoir une issue malheu-  
 » reuse. Les femmes enceintes se blessent, si la  
 » grossesse est avancée, trop heureuses si la suite  
 » la plus funeste de cet accident est l'infruc-  
 » tuosité des remèdes. Tous ces écueils évités  
 » même, s'il étoit possible, le mercure ne  
 » laissera-t-il pas quelque trace de son action?

» Tantôt une extrémité retirée , tantôt des dif-  
 » torsions des lèvres, des tremblemens dans les  
 » membres ne décèlent-ils pas l'agent qui les a  
 » produits. Un coup-d'œil jetté sur la façon  
 » d'agir du fyrop de M. *Velnoz*, fera suffisam-  
 » ment connoître qu'on n'a pas d'accidens fem-  
 » blables à appréhender ».

Vous pensez bien, Monsieur, que jamais M. *Petit*, ni moi, n'avons déterminé cette cruelle manière d'agir du mercure donné en friction; les plus justes précautions pour éviter le moindre trouble nous en ont toujours préservés.

Vous avez vu, par la réponse que j'ai faite au mémoire à consulter, rapporté ci-devant, que mon objet n'est point d'exciter la salivation, ni de l'éviter. « Ma méthode, disoit M. *Petit*  
 » dans une consultation, est de bien préparer  
 » les malades, de leur administrer les frictions,  
 » & d'observer ce qu'elles produisent; de ne  
 » point forcer le mercure à exciter la salivation,  
 » & de ne point la détourner, supposé qu'il la  
 » détermine: en faisant autrement, ce seroit  
 » agir contre la nature, parce que les évacua-  
 » tions qu'elle détermine sont toujours plus salu-  
 » taires que celles auxquelles nous voulons la  
 » contraindre ».

Il est donc égal, pour le succès du traitement, que le mercure excite le flux de bouche ou quelque

autre évacuation : or, M. *Mittié* regarde ces évacuations comme le simple produit d'un remède évacuant, c'est-à-dire, que la salivation, excitée par ce minéral, ne doit pas plus être considérée comme crise, que les selles qui sont déterminées par l'action d'un purgatif. Aujourd'hui je suis du sentiment de M. *Mittié* ; je conviens que si, dans le premier période du traitement, il s'établit quelque évacuation, & qu'en même tems les symptomes de la maladie disparoissent ; je conviens, dis-je, que dans ce cas, ce n'est point par crise que le remède opère, mais par révulsion ; je veux dire, en déplaçant simplement le virus des parties où il étoit fixé, & où il exerçoit ses ravages, comme je l'ai expliqué dans une autre lettre ; c'est ce qu'on obtient également de la plupart des préparations mercurielles qu'on fait prendre par la bouche, & de plusieurs autres remèdes, comme l'alkali volatil, par exemple, dont l'action est assez énergique pour opérer le même effet : mais, dans tous ces cas, le malade n'est point guéri, quoique tous les signes extérieurs de la vérole aient disparu ; le virus n'existe pas moins intérieurement ; & si, dans cet état, il ne subit pas la coction dont il s'agit ici, il recommencera ses ravages dans un tems plus ou moins éloigné, comme je vous en ai cité tant d'exemples.

Suivant

Suivant notre méthode, le caractère du virus vénérien n'est donc détruit que par cette coction, qui s'accomplit, sans varier, dans l'espace de dix-sept jours; mais combien d'attention n'exige-t-elle pas pour être conduite à sa fin?

On ne peut douter que les préparations préliminaires ne soient d'une nécessité presque absolue dans ce traitement: la saignée, les bains, les bouillons rafraîchissans, le régime, le repos & un purgatif, mettent non-seulement le corps dans la disposition la plus favorable, par rapport aux solides & aux fluides, pour obtenir la crise nécessaire à la guérison, mais encore ils calment la trop vive irritation que le virus peut exciter actuellement, de sorte que les symptômes de la maladie, qui dépendent de cette irritation, disparaissent quelquefois entièrement, ou du moins, sont réduits à peu de chose avant l'application du mercure.

On doit juger aussi que la diète & l'assujettissement exact à garder la chambre pendant les frictions, doivent nécessairement influencer sur un traitement, dont le succès dépend d'une coction & d'une suite d'évacuations, que le grand air, l'exercice & une nourriture trop abondante peuvent contrarier: en voici un exemple fâcheux, auquel j'ai été bien sensible.

Un homme, affecté de la vérole depuis plusieurs

années , devint hydropique par les progrès de la maladie ; c'est le jugement qu'en porta M. *Bacher*, docteur de la Faculté de Médecine de Paris : après avoir tenté, sans succès, pendant long-tems, les remèdes qui lui réussissent si souvent dans l'hydropisie, il conseilla au malade de me faire appeller. Non-seulement celui-ci avoit le ventre extrêmement tendu par la quantité d'eau qu'il contenoit, mais encore les cuisses & les jambes d'une grosseur énorme, par la même cause. Je ne voulus point faire la ponction au bas-ventre : après quelques préparations convenables à son état, je lui fis administrer les frictions : dans le premier période du traitement, les urines commencèrent à couler abondamment, & le ventre diminua beaucoup ; on fit aussi quelques mouchetures aux jambes, qui contribuèrent à les désenfler, de même que les cuisses ; de sorte qu'avant la fin du traitement, il n'y avoit pas une seule goutte d'eau épanchée dans ces parties, ni dans le bas-ventre.

Ces apparences promettoient, sans doute, une guérison certaine ; mais j'eus lieu de m'en méfier, ainsi que vous allez le voir. Comme je traitois le malade chez lui, il s'en falloit beaucoup qu'il observât les règles que je lui avois prescrites ; non-seulement il se permettoit de se mettre à table, tous les jours à dîner, avec sa famille,

& mangeoit ce que son goût lui suggéroit, mais encore il envoyoit chercher, tous les matins, une chopine de vin blanc & un petit pain, avec lesquels il déjeûnoit; aussi, ce fut en vain que j'attendis la coction au jour marqué. Ce fut alors que son domestique m'apprit la conduite que tenoit son maître, qui le mit à la porte pour cette prétendue indiscretion; je fis les plus vifs reproches au malade, en lui annonçant, de même qu'à madame son épouse, que je ne répondois plus de sa guérison.

Cependant, malgré cette irrégularité, il sortit des remèdes avec l'apparence d'une bonne santé; il acquit de l'embonpoint, des forces & des couleurs; il sortoit & vaquoit à ses affaires: je le perdis alors entièrement de vue; mais j'appris quelque tems après qu'il étoit retombé malade; j'ignore la nature & les circonstances de cette rechûte, pour laquelle je ne fus point appelé; tout ce que je fais, c'est qu'il en mourut trois ou quatre mois après le traitement que je lui avois administré. Vous concevez, Monsieur, que la coction critique n'ayant point eu lieu dans ce malade, la disparition des symptomes de l'hydropisie ne devoit point m'en imposer; c'est ce que l'événement justifia par malheur. Revenons à la suite de notre méthode.

Si les premières frictions ont déterminé un



flux de bouche un peu abondant , il faut suspendre les autres ; mais si la salivation n'a point lieu , on les continue à la même distance , ou bien on en donne une tous les jours avec un gros d'onguent , ce qui revient au même.

Que la salivation ait été abondante ou légère ; que les premières évacuations aient eu lieu par une autre voie , le traitement doit toujours être circonscrit dans l'espace de vingt-cinq jours , à compter du jour de la première friction. En supposant que le malade ne soit point guéri à cette époque , il seroit inutile , & même dangereux , de vouloir prolonger le traitement : dans ce cas , il faut attendre que l'impression que le mercure a faite dans ce traitement soit entièrement effacée , pour en recommencer une autre.

Enfin , dans ce traitement , il n'est point question de fièvre ni de mouvement fébrile ; les malades éprouvent seulement quelquefois , dans les membres , de légères douleurs , qui se terminent en douze ou quinze heures , par une sueur plus ou moins abondante , sans aucun changement sensible dans le pouls ; ils éprouvent aussi , vers le milieu du traitement , quelques légers sentimens de foiblesse , qui dépendent moins de l'inanition que de la prostration des forces causée par le mouvement critique , qui commence alors à se porter vers les entrailles ; aussi , lorsque la

coction est parfaite, & que les minoratifs qu'on administre en conséquence évacuent les humeurs sous la forme d'une purée jaune, les forces augmentent d'elles-mêmes, avant que le malade ait pris aucune nourriture, de sorte qu'à chaque minoratif, il est surpris de les sentir renaître, & de voir, à la fin du traitement, que son embonpoint revient dans une courte convalescence.

Telle est la méthode que je tiens de *M. Petit* : j'en appelle à tous les vrais Médecins, observateurs de la nature au lit des malades ; ce traitement n'a-t-il pas le caractère d'une véritable crise artificielle opérée par le mercure ? Mais, me demanderez-vous, a-t-il toujours le même succès ? Une autre méthode ne peut-elle pas guérir aussi sûrement la vérole ? Ces deux questions méritent d'être discutées.

Une observation constante, c'est que lorsque la vérole est la suite des chancres, les symptômes disparaissent avec une promptitude étonnante dès le premier période du traitement, & que la cure, pour l'ordinaire, est entièrement consommée lorsqu'il est fini ; mais il n'en est pas de même, lorsque la maladie a succédé à une gonorrhée, comme je l'ai dit plusieurs fois ; alors les symptômes de la maladie résistent avec plus d'opiniâtreté, & plusieurs d'entre eux subsistent même encore après le traitement ; mais la suite

de quelques mois , plus ou moins , fait voir que la guérison est aussi réelle que dans l'autre circonstance.

Vous avez vu un exemple bien remarquable de cette cure tardive dans la huitième observation de ma troisième lettre. Cet homme sortit de chez moi en bien meilleur état que lorsqu'il y étoit entré ; mais la tumeur de l'aîne n'avoit point été ébranlée ; ses urines déposeroient toujours une quantité assez considérable d'humeurs muqueuses , & sa vessie ne pouvoit pas encore en contenir beaucoup ; il lui survint même une douleur au genou , avec gonflement , qui le retint quelques jours au lit ; mais la cachexie vénérienne étoit détruite en lui par le traitement que je lui avois administré ; aussi , la tumeur de l'aîne se termina par une suppuration louable , sans le secours d'aucun médicament ; le gonflement & la douleur du genou se dissipèrent promptement , & les fonctions de la vessie & des reins se rétablirent bientôt dans leur état naturel. Dira-t-on que c'est à l'usage que le malade fit alors de la tisane faite avec la falsepareille & la colle de poisson , qu'il doit exclusivement la santé robuste dont il jouit aujourd'hui ? Non ; cette tisane peut bien avoir contribué , en quelque chose , à perfectionner la crise qu'il avoit subi ; mais certainement elle n'auroit pas

été capable d'opérer elle seule une semblable cure.

Cependant, il faut convenir que notre méthode n'est point d'une infailibilité absolue ; vous avez vu, par l'exemple que j'ai cité ci-devant, que les malades peuvent, par leur indiscretion, opposer les plus grands obstacles à ses succès ; d'un autre côté, la nature d'un vice local que la crise ne peut point détruire, & qui est inaccessible à nos opérations, comme, par exemple, les caries de l'éthonoïde & du sphénoïde, qui accompagnent quelquefois les ulcères vénériens de la gorge & du nez : dans ces cas, après le traitement, la maladie semble subsister dans le même état qu'auparavant ; mais le mal a été borné de façon que le tems & quelques moyens étrangers au mercure, en viennent ordinairement à bout.

J'ai fait mention, dans mon Traité des maladies vénériennes, d'un homme qui avoit, pour symptômes de vérole, des douleurs en différentes parties du corps, des gersures calleuses dans le dedans des mains & des doigts, les ongles raboteux & rebrouffés en dehors, & des poireaux sur le gland, particulièrement à sa base : cette maladie, suite de plusieurs gonorrhées, duroit depuis quinze ans. Ce fut par le conseil de M. *Cochu*, docteur de la Faculté de Médecine de

Paris, que ce malade se mit entre mes mains. Tous les symptômes de la maladie se dissipèrent dans le traitement, excepté les poireaux, qui subsistèrent tels qu'ils étoient auparavant : ils paroissoient fort durs à travers le prépuce qui les couvroit, & formoit un phimosis ; je les mis à découvert par l'opération ; ils n'étoient point susceptibles d'être liés ni extirpés par l'instrument tranchant ; je les attaqui avec plusieurs fortes de caustiques, mais inutilement. « Enfin, » ai-je dit, dans l'observation qui a été imprimée en 1782 ; enfin, pour abréger, je n'ai » pu venir à bout de détruire ce vice local ; » il y a actuellement plus de quatre ans qu'il » subsiste depuis le traitement. Je vois le malade » de tems en tems ; aujourd'hui ce ne sont plus » des poireaux, c'est une espèce de croûte insensible qui occupe une partie du gland & » du prépuce ; elle n'a aucun mauvais caractère, » elle rend journellement une sérosité visqueuse, » qui augmente son épaisseur en se desséchant, » lorsque le malade néglige de laver la partie » avec l'eau tiède. Du reste, le gland ni le » prépuce n'excitent aucune sorte de douleur, » lorsqu'on les presse avec les doigts, & le » malade se porte très-bien d'ailleurs ».

Tel étoit son état, lorsque j'écrivois cette observation ; mais, environ deux ans après, il

se forma, sous la croûte, une excroissance en forme de champignon, qui se gonfla au point que le canal de l'urètre en étoit comprimé, ce qui formoit un obstacle au passage des urines : dans un cas si pressant, M. *Desault* & moi convinmes que l'extirpation du gland étoit indispensable, ce qui fut exécuté avec tout le succès qu'on pouvoit desirer ; car la plaie fut très-peu de tems à se cicatrifer.

Enfin, dans notre méthode, nous pouvons rencontrer des dispositions singulières, par rapport au tempérament, ou à quelque complication inconnue de la maladie, dispositions qui peuvent rendre infructueux le traitement le plus régulier ; mais il ne faut pas mettre ces exceptions assez rares à la place de la règle générale, comme la mauvaise foi a coutume de faire. Venons à présent aux autres méthodes.

Le traitement par extinction a été imaginé d'après une fausse idée qu'on avoit de la manière d'agir du mercure. Ce fut en 1778, que M. *Chicoineau*, alors docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & ensuite premier Médecin du Roi, donna, dans une thèse, le plan de ce traitement, dans lequel on ménage le mercure, de manière qu'il n'excite aucune évacuation sensible. Depuis cette époque, les Médecins de Montpellier ont suivi cette méthode, & plusieurs

d'entre eux l'ont préconisée dans leurs ouvrages. M. *Guifard*, docteur de la même Faculté, dans sa dissertation en forme de lettre, s'explique ainsi : « le vrai moyen, dit-il, de tirer parti de » la cure des maladies vénériennes, consiste à » faire rouler long - tems le mercure dans le » corps, & à éloigner tout ce qui pourroit le » chasser trop vîte; aussi, est-ce dans cette vue » qu'on tâche de prévenir le flux de bouche, » presque autant qu'on s'étudie à détourner la » diarrhée, dans la persuasion où l'on est que » des évacuations de cette nature ne manque- » roient presque jamais de faire manquer l'en- » treprise. Voilà ce qu'il importe d'observer » auprès des malades, dans tous les cas, & dans » quelque tempérament que ce soit, puisqu'il » est décidé, par l'expérience, que le mercure » ne guérit sûrement les maladies vénériennes, » qu'autant qu'il fait un séjour convenable dans » le sang, & qu'on lui laisse tout le loisir dont » il a besoin pour détruire le virus ».

Premièrement, c'est une erreur de croire qu'en ménageant le mercure, de manière à éviter toute évacuation, & qu'en multipliant les frictions avec les mêmes précautions, pendant un long espace de tems, on accumule, dans le corps, une plus grande quantité de ce minéral, comme si ses globules, si divisés, si mobiles, qui pénètrent

ntérieurement par les pores, l'onguent qui les contient, étant simplement étendu sur la peau, suivant notre méthode; comme si ces globules, dis-je, pouvoient rester long-tems dans le corps, n'y accumuler, sans être entraînés au dehors par les excrétiions naturelles, & sur-tout par la transpiration.

En second lieu, rien ne seroit plus spécieux que le raisonnement de M. *Guisard*, s'il étoit vrai que le mercure guérisse la vérole par le poids & la mobilité de ses globules: mais, après ce que j'ai dit dans plusieurs de mes lettres, vous devez être convaincu que la propriété mécanique de rendre nos humeurs plus fluides, quand même elle existeroit dans ce minéral, ne constitueroit point la vertu qui le rend spécifique contre les maux vénériens, puisque, si cela étoit, le mercure seroit également le spécifique de toutes les maladies qu'on dit être causées par l'épaississement des fluides.

Enfin, ceux qui adoptent la méthode de l'extinction, pensent-ils que le mercure détruit le virus en se mêlant avec lui, en le neutralisant, & en détruisant ainsi son caractère? Cette idée, que la Chymie a suggérée, paroît en effet se rapporter au mot *extinction*: je ne déciderai point si on doit la regarder comme une chimère, ou si c'est une réalité; mais, en tout cas,



elle pourroit être plutôt appliquée à notre méthode qu'à celle de l'extinction ; car , peut-être l'union des miasmes vénériens avec les globules mercuriels , & la neutralisation qu'on dit en résulter , constituent cette coction qui se manifeste le dix-septième jour , & détermine , par les selles , les évacuations critiques qui en font le produit : dans ce cas , on pourroit donc dire que c'est de ce résultat que le mercure tient sa vertu spécifique , au lieu que dans la méthode de l'extinction , en ménageant le mercure , de manière qu'il ne détermine aucun effet sensible , non - seulement on rend le remède impuissant à l'égard des évacuations , mais encore incapable de déterminer la coction dont nous parlons.

Mais , sans nous arrêter à ces conjectures , consultons l'expérience : il est certain que notre méthode remplit bien mieux le vœu de la nature que celle de Montpellier , puisque le succès en est bien plus assuré ; car , on peut m'en croire , de tous les malades qui me consultent , ou que je traite d'une vérole un peu ancienne , il en est très-peu qui n'ait subi inutilement deux ou trois traitemens par extinction. Je puis dire la même chose de toutes les préparations mercurielles qu'on fait prendre par la bouche , & de tout autre remède étranger au mercure , parce qu'ils sont tous incapables de déterminer cette

révolution critique que nous obtenons dans notre méthode : je n'en excepte point l'alkali volatil, quoique M. *Peyrilhe* dise que ce remède excite un mouvement fébrile, suivi de moiteur ; car ce mouvement & cette transpiration augmentée ne sont pas plus critiques que les mêmes effets qui sont produits par un fort exercice, ou par tout autre moyen stimulant (1).

Mais, ce qui en impose aux malades, & à la plupart des personnes de l'art, en faveur de ces méthodes & de ces remèdes, c'est le pouvoir qu'ils ont de faire disparaître les symptômes de la maladie, en agissant par révulsion, c'est-à-dire, en déplaçant le virus des parties où il étoit fixé, & où il exerçoit ses ravages, comme je l'ai dit ci-devant. Telle est l'illusion qui résulte souvent des expériences des remèdes nouveaux ordonnées par le Gouvernement : mais cette apparence perfide de succès a quelquefois des suites fâcheuses, comme vous allez le

---

(1) M. *Peyrilhe* se plaint, dans son Ouvrage, que nous n'avons point, sur les maladies vénériennes, un Traité qui mérite la confiance des gens de l'art : s'il veut réparer ce défaut, s'il juge à propos d'opérer une révolution dans cette partie de l'art de guérir, je lui conseille de se fonder sur d'autres principes que ceux qu'il a adoptés jusqu'à présent.

voir par un exemple que j'ai encore sous les yeux.

Il s'agit d'une pauvre femme qui étoit dans l'état le plus déplorable; il y avoit quinze ans que son mari lui avoit donné des chancres, accompagnés de deux bubons : on la traita par extinction immédiatement après; les accidens disparurent, elle jouit, en apparence, de la meilleure santé pendant onze mois; ensuite il lui survint un gonflement aux amigdales, qu'on ne regarda point comme une suite des chancres, & qui parut céder à quelques remèdes généraux : mais, au bout de deux mois, la malade fut attaquée d'une paralysie du côté droit : le Médecin, qui fut appelé dans cette circonstance, ne reconnut pas encore la véritable cause de la maladie, & la traita en conséquence. A cette paralysie, qui se dissipa au bout de six mois, succéda beaucoup de foiblesse & des douleurs vagues, qui affectoient particulièrement les articulations. Un autre Médecin ayant examiné l'état de la malade, & entendu le récit de ce qui avoit précédé, jugea à propos de lui appliquer une emplâtre vésicatoire à chaque bras; on lui établit de plus un cautère à une jambe, ce qui n'empêcha point qu'il ne survînt un dépôt au côté droit du bassin; on l'ouvrit, & à peine la plaie fut-elle cicatrisée, qu'il survint, dans

la narine gauche , un ulcère chancreux , qui rendoit beaucoup de matière sanieuse & puante.

Ce fut alors qu'un Chirurgien appelé, soupçonna que la cause de cette maladie étoit vénérienne ; en conséquence il administra , à la malade , le mercure en friction , & le sublimé corrosif en même tems : traitement qui parut avoir le plus grand succès , ayant fait disparoître tous les accidens , de sorte que la malade jouit encore , en apparence , d'une bonne santé pendant huit mois , après lesquels les mêmes accidens reparurent beaucoup plus graves qu'ils n'étoient auparavant.

Enfin , depuis cette époque , les remèdes de plusieurs Charlatans ayant été employés inutilement pendant des années entières , voici l'état où je trouvai cette pauvre femme la première fois que je la vis. Elle me dit avoir souffert des douleurs horribles à la tête ; outre l'ulcère du nez , qui étoit déjà ancien , il lui étoit survenu un ulcère au palais , & deux à la gorge ; il avoit paru ensuite une tumeur au milieu des deux bosses frontales ; on l'avoit ouverte , & le coronal s'étoit trouvé carié ; à deux travers de doigt de cet ulcère , il y avoit une autre tumeur , où l'on sentoit une fluctuation très-sensible ; le nez , d'un rouge-brun , étoit d'une grosseur considérable ,

& très-douloureux , quand on le touchoit : ce fut dans ce triste état que cette femme me fut présentée ; épuisée du côté des moyens , l'intérêt qu'elle m'inspira me suffisoit bien pour lui donner tous mes soins ; mes élèves les ont partagés avec moi. Dès le premier période du traitement , le nez est devenu presque dans son état naturel ; la tumeur avec fluctuation s'est dissipée sans avoir été ouverte , tandis qu'en même tems l'ulcère du milieu du front rendoit beaucoup de matière. Enfin , j'attendois que le traitement fût fini , pour découvrir la carie , & hâter , par ce moyen , l'exfoliation ; mais depuis , la peau s'est toujours rapprochée du centre de la division , de sorte qu'aujourd'hui , que j'écris cette observation , il ne reste plus à découvert qu'une portion d'os très - blanche , de la grandeur de l'ongle du petit doigt , la peau étant cicatrisée dans toute sa circonférence : ainsi , j'attends que la nature fasse le reste , ou qu'un événement nouveau m'oblige d'opérer.

A l'égard du mari , les choses ne se sont pas passées de même : dans le commencement de leur maladie , ils subirent le même traitement par extinction. J'ai dit qu'après ce traitement , le femme parut jouir d'une bonne santé pendant onze mois , tandis que le mari jouit du même  
 avantage

avantage pendant six ans , après lesquels il lui parut de nouveaux accidens , qui attestèrent qu'il n'avoit point été guéri radicalement. Or , à cette époque , il prit assidument , pendant six mois , des pilules anti-vénériennes , dont il n'a pu me dire le nom , mais qui l'ont fait jouir , jusqu'à présent , de la santé la plus robuste.

Telles sont , Monsieur , les bisfarreries de la nature : je conclus donc de ce que je viens de vous dire , que les méthodes & les remèdes les plus infidèles peuvent quelquefois réussir ; ce qui justifie les succès que l'alkali volatil peut avoir eus. Je vais même plus loin ; la nature , sans que l'art s'en mêle , est également capable d'anéantir , avec le tems , une cachexie vénérienne , qui a été modifiée de diverses manières , par la quantité des remèdes avec lesquels on l'a combattue sans succès : voyez les exemples que M. *Peyrilhe* en rapporte dans son Ouvrage , page 93 & suiv. Ces exemples ne vous séduiront pas assez pour que vous les suiviez dans l'occasion : mais , en vous donnant une grande idée du pouvoir de la nature , vous y verrez que le virus vénérien attende difficilement à la vie de l'homme. Enfin , malgré toutes ces considérations , je pense que j'en ai dit assez pour

vous convaincre que notre méthode doit dominer  
sur toutes les autres : j'en appellerois au juge-  
ment d'*Hippocrate* même, s'il vivoit encore.

Je suis, &c.

F I N.



